

# **SIMON SCHWYZER**

**July, 10<sup>th</sup> 1986 - September 28<sup>th</sup> 2021**

**Zurich, Switzerland**

**Photographer**

**Friday, November 5, 2021**

**12:00pm**

Schloss Sihlberg

Sihlberg 10,

8002 Zürich

**2:45pm**

Üetliberg Cemetery

Borrweg 253,

8055 Zürich

Cover

Simon Schwyzer, Self-portrait, 2014

Unique piece



sébastien moreu



Lettre à ceux qui l'aiment  
**P.5**

Brief an die, die ihn lieben  
**P.41**

Letter to those who love him  
**P.79**

Sébastien Moreu

*Tuesday's Dead* by Cat Stevens lyrics  
**P.39**



*In my eye...*

# LETTRE À CEUX QUI L'AIMENT

Zurich, 5 novembre 2021

*« Ce que je vais dire peut paraître idiot mais pour moi c'est très important, si je devais parler je serais comme une gomme qui s'efface elle-même. À ce moment précis, j'aimerais avoir un moment de silence, c'est la chose la plus précieuse, le temps et le silence vont de pair, ils disparaissent. J'aimerais donc me taire. »*

C'est par ces mots un peu hallucinés, que débutait une interview télévisée du chanteur Cat Stevens au milieu des années 70.

J'ai invité Simon à le voir en concert au Zénith à Paris en novembre 2014 et parmi les chansons que je l'entendais souvent réécouter après, il y en a une à laquelle je prêtais très peu attention jusqu'à ce mardi 28 septembre et je vous invite donc à écouter *Tuesday's Dead* après m'avoir lu.

Mon beau Lenny, Chère Tania, Chers parents, Chère famille, Chère sœur et Cher frère de Simon, Chers amis, Chers amours, Chers tous qui le pleurez,

Nous, les esprits torturés par la violence de son geste, nous les corps suppliciés par ce manque si soudain, nous les cœurs inconsolables du vide froid qui envahit tout, sommes tous porteurs et à jamais, d'une insondable tristesse.

Il nous faut désormais trouver la paix pour enfin apaiser nos esprits et reposer nos corps. Et pas de ce repos qu'a choisi Simon et qu'il nous faut pourtant respecter. Pas de cet apaisement dont nous ne mesurons encore qu'à peine l'étendue des dévastations.

Oh ! bien sûr notre désarroi, ce n'est pas ce qu'il cherchait, notre souffrance en tout cas, pas ce qu'il souhaitait. Mais pour une fois, ce mardi-là, il n'a pensé qu'à lui. Et c'est bien la plus grande des surprises parmi toutes celles qui nous glacent d'incompréhension aujourd'hui.

Alors que faire ? Alors c'est bien loin de la mort que je vais essayer de vous conduire. Enfin c'est une facilité de langage, car il n'y a rien de plus proche de la vie que la mort. Le voyage de l'une à l'autre est le plus court de tous. Quand je prétends vous emmener bien loin de la mort, c'est en fait de son cortège funeste, pervers et désespéré que je veux vous détourner.

Certains ne me suivront pas, d'autres qu'à moitié, quelques-uns au plus près. À dire vrai je ne suis pas moi-même totalement certain de me suivre tout à fait jusqu'au bout. Parfois même je désespère de mes mots qui, pourtant, si souvent, m'ont permis de dompter les drames intimes qui ont jalonné ma vie.

Oui, c'est bien loin de la mort que je vais tenter de nous conduire car je le dois à Simon qui, même si j'en doute, n'avait peut-être pas compris qu'il faut toujours désespérément s'acharner à vivre et refuser de mourir, même de désespoir. Mais de désespoir je ne pense pas qu'il ait été question le mardi 28 septembre, c'est plutôt une tentation chronique, sournoise et lancinante qui

hélas, cet après-midi-là, a croisé la détermination perverse d'un instant. Tout cela me rappelle les mots de la chanteuse Barbara que nous écoutions ensemble :

*« Car mourir pour mourir,  
Je ne veux pas attendre.  
Et partir pour partir,  
Je choisis l'âge tendre. »*

Je me suis souvent amusé, parfois agacé du rapport impossible de Simon aux choix. Il l'expliquait par un manque de confiance en lui, je lui disais parfois pour le taquiner que c'était par manque d'envie.

En fait j'étais depuis toujours convaincu du contraire, il avait des appétits féroces et des curiosités motivées, des passions débordantes, presque irrépressibles, souvent contradictoires et parfois même impossibles à concilier. Des passions de cet âge tendre qui porte si mal son nom. Et cela lui était à la fois essentiel et inmanquablement douloureux, mais c'était lui, je veux dire vraiment lui, ce désir extrême et cette

belle douceur. Cette ambivalence, c'était sa nature profonde et son équilibre réel. Pour nous qui l'entourions c'était un peu difficile à suivre et à vivre, mais il était ainsi. Il aurait voulu n'avoir aucune entrave et que personne ne souffre de ses revirements. La voilà l'autre grande surprise de son geste, c'est qu'il soit sans retour, que des revirements désormais il n'en aura pas plus que de nouveaux horizons... Mais c'est aussi le geste de celui qui, bien que responsable, avait la conviction sincère qu'il ne pouvait en aucun cas, sans se trahir totalement, devenir un homme raisonnable aux passions raisonnées et qui contrairement à moi qui m'y refuse clairement, croyait confusément à la transcendance.

Alors peut-être Simon a simplement pensé à ce poème du livre *Encontro Mercado* (Le rendez-vous convenu) du brésilien Fernando Sabino :

*« De tout, il resta 3 choses :  
La certitude que tout était en train de commencer,  
La certitude qu'il fallait continuer,  
La certitude que cela serait interrompu avant que  
d'être terminé. »*

*Faire de l'interruption, un nouveau chemin,  
Faire de la chute, un pas de danse,  
Faire de la peur, un escalier,  
Du rêve un pont,  
De la recherche...  
Une rencontre. »*

C'est donc bien loin de la mort, bien loin des doutes, bien loin des questions sans réponses qu'il nous faut nous diriger avec détermination. Car oui, il faut avoir la discipline, presque l'hygiène de vie, de s'interdire d'essayer de comprendre un geste et un contexte qui par nature sont incompréhensibles.

Qu'apprendrions-nous d'ailleurs des causes qui n'auraient pas eu sur nous les mêmes effets ?

Qu'apprendrions-nous encore des questions auxquelles jamais nous n'aurions donné cette réponse définitive ?

Qu'apprendrions-nous enfin, sinon qu'en connaissant ses raisons, c'est Simon que nous ne reconnaitrions plus vraiment ! Et elles nous deviendraient encore plus odieuses une fois dévêtues de leur voile mystérieux.

Car enfin, toutes les raisons du monde ne

justifieront jamais que celui que nous aimions tant ait commis ce geste irréparable envers celui que nous aimons toujours et encore. Même les plus terribles seraient d'une sordide banalité face à ce que nous vivons aujourd'hui et que Simon ne vivra jamais.

Simon est mort le mardi 28 septembre, le temps inexorablement a continué sa marche jusqu'à ces quelques mots que je vous adresse.

Et s'il nous faut dire adieu à ses cendres, c'est que c'est à sa vie qu'il faut désormais rendre hommage.

C'est de son travail qu'il faut s'imprégner, de sa personnalité, de ses quêtes, de son œuvre, de sa sensibilité, de son sens profond de la justice, de son amour de l'amour, de son dévouement, de son humilité, de son sens d'une beauté sans effet, de sa beauté propre à lui, de sa modestie, de ses doutes et de ses fragilités, de ses amours et de ses amitiés... C'est de sa noblesse qu'il nous faut nous inspirer, c'est tout cela qu'il nous faut faire nôtre. Et je vais même oser vous dire, et je vous conjure de m'entendre, c'est de son amour intense de la vie qu'il faut se souvenir même si en

amour justement il était aussi intense qu'inconstant.

Oui souvenons-nous du fils, du frère, du père, de l'amour, de l'amant, de l'ami... Souvenons-nous de Simon... Souvenons-nous de la magie et de l'élégance, souvenons-nous de la douceur et de l'intensité, souvenons-nous de la légèreté... Souvenons-nous encore du père pour mieux aider Tania à faire vivre son amour dans le cœur de leur fils qui reste la grande histoire tant de sa vie que de la mémoire que nous devons garder de lui.

Lenny aura ses colères et ses reproches, ses questions et ses révoltes, toutes légitimes, mais grâce à l'amour et la force de sa mère, grâce à notre bienveillance, le souvenir et l'œuvre de Simon répondront aux questionnements pervers et inutilement douloureux. C'est bien Lenny qui nous impose et nous intime d'être en paix avec nous même, d'être en paix les uns les autres et d'être en paix avec son père, une fois encore la vie a toujours raison.

J'ai connu Simon il y a 17 ans mais c'est au

cours des 12 dernières années que nous avons tant partagé. Pourtant, je me suis toujours un peu tenu à distance de ses vies de Londres, de Berlin, ou d'ici, que je connaissais néanmoins. Les circonstances qui me font écrire ces mots aujourd'hui m'ont fait découvrir avec émotion sa merveilleuse bande d'amis si meurtris. C'est rare un groupe où tous sont à ce point des êtres d'exception.

— « *Simon, permets-moi ce dernier reproche, on ne quitte pas des amis comme ça, alors je vais parler un peu d'eux maintenant, car au fond c'est encore parler de toi.* »

Bien sûr je ne les connais pas tous. Mais je peux dire de Rob que son cœur est si grand et si vaillant qu'il doit assurément emplir tout son corps. Je peux vous dire que la pudeur, la justesse et l'élégance de Luciana rappellent toujours à chacun le courage et la dignité élémentaires.

Je peux vous dire que l'énergie de Maïté, comme une force tellurique emportera un jour, le moment venu, toutes leurs mélancolies, et une grande part de nos chagrins.

Et puis il y a Amir, si dévoué, si fidèle, c'est lui qui a tout géré pour nous tous, depuis la découverte de Simon jusqu'aux cendres. Pendant ces jours sombres, à ceux qui n'étaient pas là, je veux seulement dire :

Si vous aviez vu ses yeux comme je les ai vus, les yeux de l'enfant qu'il était, ses yeux d'ami de la cour de récréation qui savait, parce qu'il est aujourd'hui bientôt chirurgien, qu'il avait perdu son meilleur copain, qu'il n'y pourrait rien changer jamais, qu'il le laissait seul, désemparé et impuissant malgré j'imagine ses supplications déchirantes à la lune.

C'est dans ces yeux-là, tes yeux puisque tu me lis, que l'horrible nouvelle est devenue pour moi une réalité fracassante. Un puit de tristesse, dont nous ne connaissons jamais le fond. Tu m'as bouleversé mais ce que je veux retenir, ce dont je veux témoigner, c'est que tu m'as impressionné, c'est que nous te devons tous beaucoup, et que tu as effectivement, avant que je ne le tente moi-même aujourd'hui en écrivant ces mots, et avec ce que tu as accompli, fait en sorte de nous garder le plus loin possible de la mort, te chargeant

seul de son funeste cortège.

Et celui qui te doit le plus, c'est bien Simon, qui n'aurait sans doute pas voulu te faire la moindre peine mais n'aurait voulu personne d'autre que toi pour prendre soin de lui dans de telles circonstances. Comme je le sais aujourd'hui, je n'aurais pas voulu ressentir et comprendre notre drame dans d'autres yeux que les tiens. Merci.

Il y en a d'autres que je connais moins, d'autres que je ne connais pas, mais ces quatre-là sont comme Simon des êtres bons, humbles et hors du commun. Ce que j'ai vu de vous, dit beaucoup de qui était Simon, on ne lie pas les liens que vous avez entre vous sans raison, c'est assez rare pour le prédire : ils ne disparaîtront pas totalement sous le poids écrasant de la mémoire du drame.

Je ne parlerai pas de la famille de Simon seule légitime à s'exprimer. Pour avoir moi-même traversé le moment qu'il vous faut vivre aujourd'hui, je ne sais en fait vraiment qu'une chose : c'est que personne ne peut savoir ce que vous êtes en train de vivre... pas même entre vous, ce degré

de deuil est si intime qu'il ne connaît la communion que par politesse. Mais quand il ne reste plus que ça, cette branche en vaut bien une autre pour se rattraper et ne pas chuter totalement.

L'expérience et la proximité n'aident en rien, les mots s'envolent, les gestes les plus doux peuvent faire mal... Mais sans eux c'est encore pire, alors il faut apprendre à vivre avec ces béquilles aussi boiteuses que nous. Chacun croit savoir, chacun croit pouvoir imaginer, beaucoup veulent aider, mais c'est à vous et vous seuls d'exprimer ce que vous souhaitez partager avec nous par vos mots. Comme ce que vous préférez garder par devers vous par vos silences.

Je veux tout de même, par cette lettre, exprimer des remerciements à Sandro d'abord, qui fût mon ami de nuits parisiennes heureuses et tumultueuses. Merci d'avoir fait entrer Simon dans ma vie il y a 17 ans chez moi à Saint-Tropez alors qu'il venait de fêter ses 18 ans. Je crois n'avoir appris que des années plus tard que, bien que tous les deux majeurs, c'était en fait une sorte de fugue et que votre randonnée dans

la montagne avec sac à dos et tentes s'était transformée en auto-stop sur la route des plages en tenues extravagantes pour rejoindre *Nikki Beach* et qu'en fait de tentes vous dormiez dans mon grenier au milieu des cartons de vêtements et accessoires vintages 70's de ma mère dont vous agrémentiez vos looks improbables... Simon et moi ne nous sommes vus que quelques heures puis plus du tout pendant quelques années. Mais c'est bien là notre première rencontre. Sandro pour cela tu resteras à jamais un frère à qui je dois le meilleur de ma vie et une dette étant une dette, je ferai tout pour te donner le meilleur du reste de la tienne.

J'ajouterai un mot pour le père de Simon, Arnold, nous nous connaissons à peine, nous nous étions croisés une ou deux fois à Wollerau il y a quelques années, puis il y a quelques semaines dans les conditions que nous connaissons tous. Je vous dois beaucoup. Une première fois au téléphone le lendemain du drame, puis le jour de la crémation, vous avez eu pour moi des mots qui m'ont littéralement, et sans la moindre exagération, sauvé la vie. Je suis encore gêné

d'avoir eu besoin de votre soutien dans des circonstances où c'était à moi de vous apporter le mien. Oui, vos mots m'ont sauvé la vie, et moi qui en connais l'importance, qui les manie avec aisance, qui étais si sûr de pouvoir toujours tout obtenir, tout gagner, tout maîtriser par leur usage, je reste infiniment navré de ne pas avoir trouvé ceux qui peut-être auraient pu sauver votre fils, ou tout du moins le convaincre de rester encore un peu parmi nous.

Inutile de se voiler la face, pas plus que de porter des culpabilités hypothétiques, mais je le sais, ces mots existent, ils sont là quelque part, et s'il y a bien quelqu'un qui aurait dû les trouver puis les dire, c'était moi. Je sais qu'il est désormais bien inutile de l'évoquer, mais pour moi aimer c'est être responsable inconditionnellement de tous les mots et tous les actes de ceux que l'on aime, même les mots et les actes que l'on ignore, comme ceux que l'on réprouve et ceux qui nous terrassent. Cette responsabilité est peu de chose face à l'horreur qui envahit tout et c'est même la moindre des choses pour que chacun aujourd'hui puisse aller vers l'essentiel.

Alors il est temps, rappelons-nous de Simon, de l'incroyable générosité de sa sincérité, s'oubliant souvent, s'effaçant même parfois. En quelques secondes, en un regard, Simon nous a tous fait nous sentir un jour unique, essentiel, aimé, apprécié, écouté, regardé, désiré et surtout respecté.

Mais ce que je veux partager par cette lettre c'est le photographe avec lequel j'ai collaboré pendant près de 12 ans. Le reste je l'ai déjà dit ailleurs et je le dirai autrement encore, et d'autres parmi vous doivent dire leur part sereinement.

Simon Schwyzer, c'est un paradoxe que ce photographe-là. Une sorte de génie dont la principale qualité était de douter de lui-même. Humble et modeste, il ne voulait rien asséner, rien imposer, simplement relater ce qu'il apprenait d'un monde et d'une vie dont parfois il semblait absolument ne pas comprendre pourquoi il devait en faire partie. Ce n'était pas douloureux, juste trop imposé à son goût... Simon n'avait rien contre la vie, bien au contraire, il aurait juste aimé qu'on lui demande son avis avant de la lui faire vivre... Vous avouerez que, d'un

point de vu biologique, ça complique un peu les choses et malgré les circonstances il faut tout de même un sourire.

Ce n'était pas un drame, mais cela pouvait prendre par moment des proportions un peu hors normes, comme il arrivait parfois pour des choses bien plus futiles, comme il ne supportait pas qu'on l'oblige à mettre sa ceinture de sécurité, relever sa tablette et éteindre son téléphone portable avant un décollage. Pas plus, pas moins. Il aurait toujours voulu pouvoir descendre de l'avion quand l'hôtesse venait à le rappeler à l'ordre. Et lui si doux pouvait alors avoir de ces colères, pleines du chagrin disproportionné de l'enfant, contre une injustice que lui seul percevait et dont il ne voulait pas se faire une raison.

Au cours de notre collaboration j'ai dû souvent motiver Simon, le réconforter sur son talent. Rob sait cela mieux que moi.

Et pourtant un dénominateur commun traverse tout son travail personnel, et gagne même le travail éditorial ou de commande. C'est l'empathie. Que Simon photographie un bâtiment isolé

et abandonné dans un désert de Mongolie, ou fasse le portrait d'une star de l'art contemporain chinois dans son atelier démesuré de Shanghai, ou encore un cheval anesthésié suspendu à l'envers attendant un soin qui lui sauvera la vie : la même distance, la vérité sans fard mais sans intrusion. Chez Simon, la beauté est loin d'être une belle image elle n'en sera que plus durable.

En exerçant du dossier de presse que j'avais rédigé pour son exposition parisienne *Constellations* à la Galerie Enrico Navarra en avril 2018, j'avais cité cette phrase de Flaubert issue de ses *Correspondances* :

*« Pour qu'une chose soit intéressante il suffit de la regarder longtemps ».*

Ces mots ont été écrits alors que la photographie était en train de naître et pourtant l'œuvre de Simon correspond mieux à la réflexion de l'écrivain français du XIX<sup>e</sup> siècle qu'aux spécificités immédiates de cette technique qui deviendrait bientôt un art. Aujourd'hui trop souvent celui de saisir toujours plus vite des instants qui se

bousculent et se partagent dans un tumulte dont Simon percevait plus l'absurdité que l'utilité.

Dans le même document, je terminais en écrivant, en référence à *Vendredi où les limbes du Pacifique* de Michel Tournier : « Avec la photographie, Simon Schwyzer comme nous tous un peu naufragé de la globalisation, a trouvé sa Speranza, son île de Robison... sa Constellation viable. »

Il y a quelques jours en relisant ces mots je les ai envoyés à Rob en lui disant : « C'était il y a trois ans et j'étais si loin de la vérité. » Tu m'as répondu qu'à l'époque il n'y avait pas de raison d'en douter. Et c'était vrai. Merci Rob.

Néanmoins, l'écrire c'était quand même inconsciemment savoir qu'il fallait à Simon des constellations viables tant ce que nous appelons la vie, n'était peut-être pas aussi essentiel à son esprit qu'aux nôtres.

Bien sûr au cours de nos près de 40 voyages de travail, en Chine au Brésil, au Japon, en passant par Abu Dhabi, le Qatar, l'Italie, la Thaïlande, l'Indonésie ou encore en Israël et en Afrique

nous avons parcouru de long en large ces pays et continents pour rencontrer des milliers de personnalités du monde l'art et de la créativité contemporaine. J'en retiens des centaines de milliers de kilomètres côte à côte, 24h/24, et un rare degré de complicité. J'en retiens un peu plus de lui et un peu moins des autres mais tout de même Simon a pu faire plus de 800 portraits pour la collection *Made by...* que m'avait confiée Enrico Navarra.

Nous lui devions beaucoup et sa disparition l'an dernier nous a bouleversé. Je dois remercier encore son fils Doriano, de nous avoir fait confiance pour le catalogue de l'exposition Keith Haring cet été à Saint-Tropez, notre ultime collaboration en compagnie de Rob et Julien et de toute les équipes des Éditions et de la Galerie.

Le travail de Simon sur ce livre a été déterminant, massif, enthousiaste et remarqué par Gil Vazquez, président de la *Fondation Keith Haring* et les plus grands professionnels de l'art contemporain au premier rang desquels je ne citerai que Tony Shafrazi. Tant l'importance de ce galeriste

a dominé le New York artistique au cours des bientôt cinquante dernières années.

Doriano Navarra avait aussi confirmé les engagements de la galerie pour continuer les projets *Made by...* en cours, et *Château La Coste* l'édition mise à jour de l'ouvrage avec les photos que Simon n'avait cessé de réaliser depuis la parution de la première édition, je le lui avais annoncé lors de notre toute dernière conversation téléphonique. Rob, Julien je compte vraiment sur vous pour que nous finissions le job.

Après cette conversation, je lui ai envoyé un message lui disant que c'était bon de lui parler et d'évoquer la reprise de projets mais que je sentais peut-être à tort une distance inhabituelle dans sa voix. Il m'a répondu par une photo d'un ciel bleu, un peu nuageux au travers des feuilles d'un arbre qui est reproduite au dos de ce livret. Il était coutumier des réponses énigmatiques, elles n'étaient jamais un très bon signe de son moral mais je ne me suis pas inquiété outre mesure. Je comprends aujourd'hui qu'il m'expliquait avec douceur la véritable nature de la distance

que j'avais évoquée. C'était le dimanche 26 septembre à 20h46, son dernier message pour moi. Comme l'a écrit le centenaire Edgar Morin pour conclure son dernier livre *Leçons d'un siècle de vie* :

« *Mystère*

*La Réalité se cache derrière nos réalités.*

*L'esprit humain est devant la porte close du Mystère.»*

À mon esprit nos réalités suffisaient, au sien il fallait toujours ouvrir toutes les portes.

La pandémie qui avait brutalement suspendu nos habitudes, nos rythmes de vie, l'avait certainement désorienté et inquiété plus qu'il ne l'a exprimé mais les choses semblaient rentrer dans l'ordre.

Simon a aussi eu l'opportunité de photographier en 2018 pour les besoins des archives de la famille Basquiat près de 120 chefs-d'œuvre de l'artiste réunis à la *Fondation Vuitton*. Nous avons eu le privilège immense, l'expérience unique et insensée, d'avoir eu à notre seule disposition ces œuvres et ce lieu pendant plusieurs nuits.

Personne, jamais, ne revivra telle expérience, ce tête-à-tête magique avec l'œuvre d'un des plus grands artistes que la force créative ait donné à l'humanité. L'avoir partagée avec lui restera l'un des plus précieux trésors de mon existence.

Alors à ce rythme, du temps nous n'en avons pas souvent eu pour chacune des rencontres programmées pour les livres de la collection *Made by*. Mais Simon avait une autre qualité, malgré sa timidité parfois maladive, il était doté d'un charisme hors du commun, son empathie faisait le reste. C'était surtout l'intensité et l'intelligence de ses perceptions, que ne dévoilait jamais la douceur bienveillante de son regard, qui assurait l'incroyable maîtrise du portraitiste qu'il était.

Vous tous qui me lisez le savez aussi bien que moi, vingt minutes sous ses yeux valaient une vie sous les nôtres.

Et il avait noué au fil des ans des amitiés solides ou des relations intenses, que nous partagions parfois, mais toujours pour ses qualités propres. Le cinéaste Amos Gitai et son fils Ben,

l'écrivaine chinoise Mian Mian, les journalistes Valérie Duponchelle du *Figaro*, Fabrice Bousteau directeur de *Beaux Arts Magazine*, Caroline Mangez rédactrice en chef de *Paris-Match*, Frédéric Edelmann du Monde, le photoreporter Enrico Dagnino, mais aussi des personnalités du cinéma comme Rosalie Varda qui l'avait souvent conseillé et permis de réaliser de beaux portraits de sa mère Agnès, les artistes Liu Jianhua et Qiu Anxiong à qui il a appris à skier... des dizaines d'autres exemples que je ne peux tous citer ni même parfois connaître.

Je rappellerai juste l'émotion que m'a exprimée Jean-Pierre Kalfon, acteur rare et exigeant, qui promène sa silhouette rock et sa douce voix rauque dans le cinéma français depuis la Nouvelle Vague. Il a joué dans le court métrage dont Simon terminait le montage : *Velvet Mountain*. Ce court-métrage, peut-être destiné à nous rassurer, et qui évoque la mort de la mort.

Et que dire de l'affection que lui porte l'architecte Rudy Ricciotti qui m'en a encore parlé au téléphone il y a quelques jours. Que dire de l'amitié d'Alexandra Gordienko et sa

*Marfamily*... C'est lui qui me les a présentées, ensemble nous avons réalisé un merveilleux livre en hommage à ma mère. Christa, vous étiez venue pour le lancement à Saint-Tropez. Quel talent et quelle sensibilité il fallait avoir pour être celui sans qui cette belle histoire n'aurait pas même été le début d'une idée. Ce talent et cette sensibilité c'était Simon, c'était votre fils.

Je rappelais à Arnold et Sandro en sortant du paisible et si beau cimetière où ses cendres reposeront, qu'à l'enterrement de ma mère, vingt jours après la naissance de Lenny, j'avais invité l'assistance comme nous le faisons souvent dans le sud de la France lors des adieux à une personnalité inspirante ou un artiste, à faire du bruit et des applaudissements fournis à la défunte avant de nous séparer.

Et alors que tout le monde était debout et applaudissait, Simon assis pleurait sans sanglot, sans chagrin, juste ces larmes qui venaient toujours sur son visage quand il était heureux, ému ou face à ce qu'il trouvait beau. Je l'ai rejoint, lui ai demandé si ça allait et il m'a demandé : est-ce

que tu crois que l'on m'applaudira moi, quand je serai mort ? Et j'avais répondu : je ne serai plus là pour le voir, en revanche même si tu es le seul à le faire tu as intérêt à applaudir quand ce sera mon tour.

Je suis un peu long je le sais, mais j'ai tant à raconter qu'il me faudra l'écrire ailleurs et si je cite tous ces noms ce n'est pas pour impressionner qui que ce soit mais parce que je connais bien Simon et j'imagine que peu d'entre vous étiez au courant de l'étendue de son travail, des liens tissés, de la qualité des rencontres, de l'admiration et de l'affection qu'il recevait quand il en acceptait le mérite pourtant évident.

Un jour dans ce que j'écrirai sur lui je raconterai par exemple comment il a obtenu le respect d'Ai Weiwei et le droit de faire son portrait grâce à une graine de tournesol et un chat. C'est un de ses plus beaux portraits, oui j'écrirai cette histoire et bien d'autres encore.

Simon ne laissait personne indifférent, et si plus jeune il a pu avoir l'impression d'être apprécié au travers de moi ou au travers de la

galerie, il avait eu des centaines d'occasions de se rendre compte que c'était bien pour lui-même, sa personnalité et son travail qu'il l'était en réalité. Très souvent même, ce sont ses qualités que nous utilisions pour convaincre nos rencontres de participer à nos projets.

Simon était pourtant empli de doutes : avait-il un style ? Une identité de photographe ? Il ne voyait pas l'unité évidente qui parcourt tout son travail. Il disait douter, il pensait douter, il en était convaincu, mais tout est là, il n'a jamais trahi la cohérence de son vocabulaire, son œuvre est pratiquement sans écart ni repentir. Car nous devons bien nous l'avouer, il pouvait être aussi sacrément têtu pour un timide qui doute !

Bien sûr, nous sommes loin du tapage asséné des canons de l'image contemporaine, qu'elle soit artistique ou commerciale.

Il ne les méprisait pas, en admirait certains auteurs, mais son vocabulaire était bien plus affirmé qu'il ne le prétendait lui-même. Quand il disait douter de lui, c'était déjà en soit une certitude, et en fait il n'en faisait néanmoins qu'à sa tête.

Ses photos questionnent sur celui qui les prend, sur sa propre place dans la scène qu'il va ainsi figer... Que faisait-il là ? Il se le demandait certainement depuis la naissance. En fait ces photos ne nous renseignent pas plus sur le sujet qu'elles ne nous disent à la place de leur auteur : je suis venu jusqu'ici et j'ai appris. J'ai rencontré cet homme et j'ai appris. J'ai habité cette maison, et j'ai appris. J'ai contemplé ce bâtiment, cette œuvre, et j'ai appris. J'ai vu le travail des hommes et j'ai appris. J'ai caressé ce chien et j'ai appris. J'ai marché dans cette forêt et j'ai appris. J'ai aimé cette femme et j'ai appris. J'ai eu ces amis et j'ai appris. J'ai eu ces parents, et j'ai appris. J'ai eu cette sœur, ce frère et j'ai appris. J'ai tenu cette main dans la mienne et j'ai appris. J'ai eu un fils et j'ai appris. J'ai eu Lenny et j'ai tellement appris.

Les séries issues de ces trois voyages en Mongolie, deux en solitaire un en compagnie d'Arnold, son père, forment un ensemble majeur de la photographie contemporaine par la diversité des enjeux exprimés : la globalisation, le climat, les relations père-fils, la barrière de la

langue, l'acculturation, l'échange, l'homme et la machine, la pollution, la solitude, l'image de soi, l'image de l'autre, l'animal de travail, l'animal sauvage, la fierté et la dignité, les rebus du monde global, le confort, la communication non verbale... Le tout toujours avec cette cohérence, cet amour d'une vérité poétique, qui rendent son style reconnaissable entre tous.

Il y a aussi et parmi d'autres le travail fait au cours de plus de quatre années, de 2012 à 2016, pour suivre le développement de *Château La Coste* près d'Aix-en-Provence devenu certainement le plus important centre culturel, artistique et architectural contemporain d'Europe... regroupant des œuvres d'artistes et architectes tels que Richard Serra, Tom Shannon, Guggi, Louise Bourgeois, Alexander Calder, Ai Weiwei, Sean Scully, Paul Matisse, Tadao Ando, Jean Nouvel, Frank Gehry, Oscar Niemeyer, Richard Rogers, Renzo Piano... toutes photographiées au cours des saisons à toutes heures du jour et de la nuit. Cet ensemble a donné naissance à l'édition du livre majeur sur ce lieu, rédigé par Frédéric Edelmann, autour des photos de Simon. Et nous

y découvrons une vision très loin des cartes postales de la Provence, nous sommes dans cet univers qui lui était donné d'observer mais sous le prisme d'une sensibilité qui n'appartenait qu'à lui et qu'il nous offrait, pleine de ses nuances de l'aube, de ses questions du crépuscule, de sa méfiance des contrastes brûlants du jour, de sa quête du réconfort de la nuit.

Ces photos nous en disent autant si ce n'est plus sur Simon, sur la pénombre et les nuances sous-exposées qui l'intéressaient tant chez son sujet, que sur ce que tout le monde en verrait s'il était à sa place, sans pour autant jamais trahir ce qui s'offrait à ses yeux. Et il n'est pas inutile ici de rappeler que ce garçon avait eu pour premier projet jamais réalisé, d'être pendant une durée déterminée, un photographe aveugle... Je veux dire, il a vraiment cherché s'il y avait un moyen médical pour le devenir pendant une durée de deux mois et continuer son travail.

Désormais, aveugle, il l'est à jamais.

C'est à nous qui l'avons vu, qui le voyons encore, qu'il revient de dire aujourd'hui : j'ai connu

Simon, et j'ai appris. J'ai vu Simon, et j'ai appris. J'ai touché Simon, et j'ai appris. J'ai entendu Simon et j'ai appris.

J'ai aimé Simon, et j'ai appris, j'aime Simon et j'apprends encore. Je connais son œuvre et les messages de sa vie, et je les transmets.

Je l'ai déjà écrit plus haut, pour ma part je ne crois pas aux forces de l'esprit, ni à aucune forme d'éternité. Elles sont pour moi des insultes à ce qui est le plus précieux à mes yeux, la vie, nos vies, nos vies entremêlées et éphémères. Précieuses parce qu'éphémères. Mais je ressens tout à fait ce que le passage de Simon dans nos existences peut avoir eu de magique ou angélique. Je dois bien reconnaître qu'il était et demeure ce que d'autres appellent une bénédiction ou un enchanteur, et que j'appelle tout simplement Simon.

Voilà ce que j'avais à vous écrire, mais ce qui vaut pour les circonstances de la disparition de Simon vaut pour tout un chacun. Ce qui importe, la seule chose qui compte vraiment, ce n'est pas de résoudre le mystère de la mort. En

fait il n'y en a pas et aussi incroyable ou scandaleux que cela puisse nous paraître, Simon est mort le 28 septembre, c'était un mardi. Ce qui compte vraiment, c'est d'embrasser les mystères et les trésors de sa vie pour qu'à leur tour ils viennent éclairer nos vies. Soyez en paix avec Simon et joignez-vous à moi pour lui dire notre amour, pour le remercier de tout ce qu'il nous a donné, et que malgré son geste, il ne nous a pas repris. La vie a toujours raison, veillons toujours les uns sur les autres, même de loin. Merci de m'avoir lu, Merci pour lui, c'est un rare privilège que de l'avoir connu et partagé, de le partager encore par ces mots, lui qui répétait souvent « *sharing is caring!* »

Merci Simon. Tu as choisi l'âge tendre... et c'est la tendresse que je veux garder de toi, je t'aime.

Et maintenant je ne sais pas quand ni sous quelle forme ces mots arriveront à vous mais si j'avais une supplique à vous adresser, où que vous soyez à l'heure où nous lui dirons un dernier adieu c'est de l'applaudir à tout rompre,

applaudissons le bien fort, crions son nom et des bravos, sifflons... pour que lui si timide rougisse une dernière fois. Oui, faisons rougir ses cendres, aussi fort que son rire éclatait et aussi tendrement que ses larmes coulaient.

Oui qu'il rougisse une dernière fois, quitte nos tristes cauchemars et danse à jamais dans nos plus beaux rêves pour y séduire une jolie jeune fille brune à la poitrine discrète mais ardente, pour faire rire ses amis, pour combler ses amours, pour rendre fiers ses parents et que ses aînés lui pardonnent cette grosse bêtise, mais surtout pour donner à son fils l'amour de la vie.

Et maintenant, montez le son, écoutez *Tuesday's Dead*, dansez et applaudissez où que vous soyez.

S.M.

**Right page:**

To celebrate his graduation at the *London College of Printing*, I offered Simon an Ipad and for a few years, he regularly hid in my laptop some drawings he had done with this gift. This one must have been done in 2011 or 2012.



Bye  
Boye

This portrait was made in a restaurant at Saint-Tropez by Chloé Boulet, Pierre Boulet's daughter who practically invented the profession of street photographer, and whose talent was recognized by the greatest professionals. Chloe had noticed that Simon was using the same medium format camera which she had inherited from her father, but which had been stolen from her later on. On the night the picture was taken, she told him this story and two or three days later, Simon gave her his camera.



Pierre  
de STTROPEZ

## **TUESDAY'S DEAD** by Cat Stevens

If I make a mark in time, I can't say the mark is mine  
I'm only the underline of the word  
Yes, I'm like him, just like you, I can't tell you what to do  
Like everybody else I'm searching through what I've heard

Whoa, where do you go?  
When you don't want no one to know?  
Who told tomorrow Tuesday's dead

Oh preacher won't you paint my dream,  
won't you show me where you've been  
Show me what I haven't seen to ease my mind  
'Cause I will learn to understand, if I have a helping hand  
I wouldn't make another demand all my life

Whoa, where do you go?  
When you don't want no one to know?  
Who told tomorrow Tuesday's dead

What's my sex, what's my name, all in all it's all the same  
Everybody plays a different game, that is all  
The man may live, the man may die, searching for the question why  
But if he tries to rule the sky he must fall

Whoa, where do you go?  
When you don't want no one to know?  
Who told tomorrow Tuesday's dead

Now every second on the nose, the humdrum of the city grows  
Reaching out beyond the throes of our time  
We must try to shake it down  
Do our best to break the ground  
Try to turn the world around one more time  
Yeah, we must try to shake it down  
Do our best to break the ground  
Try to turn the world around one more time

Whoa, where do you go?  
When you don't want no one to know?  
Who told tomorrow Tuesday's dead

Portrait of Ai Weiwei for *Made by Chinese*  
Beijing, China, 2011

This photograph would never have existed without a sunflower seed and a cat.



## BRIEF AN DIE, DIE IHN LIEBEN

Zürich, 5. November 2021

***„Was ich sagen werde, mag albern klingen, aber es ist mir sehr wichtig. Wenn ich es aussprechen müsste, wäre ich wie ein Radiergummi, der sich selbst ausradiert. Genau in diesem Moment möchte ich einen Moment der Stille habe. Stille ist das Kostbarste und geht Hand in Hand mit Zeit. Beide verschwinden. Daher möchte ich schweigen.“***

Mit diesen Worten, die ein bisschen so klingen, als würde er halluzinieren, begann Mitte der 1970er Jahre ein Fernsehinterview mit dem Sänger Cat Stevens.

Ich habe Simon eingeladen, im November 2014 im Zénith in Paris ein Konzert von ihm zu besuchen, und unter den Liedern, die ich ihn danach oft wieder hörte, gab es eines, dem ich bis Dienstag, den 28. September, sehr wenig Beachtung schenkte und daher bitte ich Sie, *Tuesday's Dead* zu hören, nachdem Sie meine Worte gelesen haben.

Meine liebster Lenny, Liebe Tania, Liebe Eltern, Liebe Familie, Liebe Schwester und lieber Bruder von Simon, Liebe Freunde, meine Lieben und alle, die um ihn trauern,

Wir, die von der Gewalt seiner Geste gequälten Seelen, wir, die von dieser plötzlichen Anwesenheit gequälten Körper, und wir, die untröstlichen Herzen in kalter Leere, die alles durchdringt, sind alle ewige Träger einer unergründlichen Traurigkeit.

Wir müssen nun Frieden finden, um unseren Geist endlich zu beruhigen und unserem Körper Ruhe zu geben. Und nicht die Art Ruhe, die Simon gewählt hat, die wir aber dennoch respektieren müssen. Nicht die Befriedung, von der wir deren verheerendes Ausmaß wir noch nicht wirklich abschätzen können.

Oh! natürlich war es nicht seine Absicht uns Leid zuzufügen oder uns zu bestürzen.. Aber ausnahmsweise dachte er an diesem Dienstag nur an sich. Und das ist die größte Überraschung unter allen, die uns heute vor Unverständnis er-

starren lassen.

Also, was tun? Der Ort, an den ich Sie versuchen möchte zu leiten, ist also weit vom Tod entfernt. Schließlich vermittelt die Sprache eine Leichtigkeit, denn nichts ist dem Leben näher als der Tod. Der Weg von einem zum anderen ist die kürzeste von allen. Wenn ich behaupte, Sie weit vom Tod zu entfernen, dann möchte ich Sie von seinem unheilvollen, widernatürlichen und verzweifelten Gefolge weggleiten.

Manche werden mir gar nicht folgen, andere nur halb, manchen wird es näher liegen. Ehrlich gesagt bin ich mir selbst nicht ganz sicher, ob ich mir selbst bis zum Ende folgen werde. Manchmal verzweifle sogar ich an meinen Worten, die es mir jedoch so oft ermöglicht haben, die intimen Dramen zu einzufangen, die mein Leben geprägt haben.

Ja, der Ort, an den ich versuchen werde uns zu führen, ist sehr weit vom Tod entfernt, weil ich es Simon verdanke, dass ich immer verzweifelt danach strebe, zu leben und mich weigere,

selbst aus Verzweiflung zu sterben, auch wenn ich es bezweifle, ob er es wirklich verstanden hat. Aber ich glaube nicht, dass die Frage am Dienstag, dem 28. September, aus Verzweiflung gestellt wurde, sondern dass es eher eine chronische heimtückische und quälende Versuchung war, die leider an diesem Nachmittag mit der verdrehten Entschlossenheit eines Augenblicks zusammentraf. Das alles erinnert mich an die Worte von der Sängerin Barbara, die wir zusammen gehört haben:

*„Weil zu sterben um des Sterbens willen,  
Das kann ich nicht erwarten.  
Und zu gehen um des Gehens willen,  
da wähle ich das zarte Alter.“*

Ich fand Simons unmögliches Verhältnis zu Entscheidungen oft lustig und manchmal ärgerte ich mich darüber. Er erklärte es mit einem Mangel an Vertrauen in sich selbst und ich sagte ihm manchmal, um ihn zu ärgern, dass an aus Mangel an Willen läge.

Tatsächlich war ich immer vom Gegenteil

überzeugt. Er hatte einen starken Appetit und begründete Neugier sowie überbordende Leidenschaften, die fast unbändig, oft widersprüchlich und manchmal sogar unvereinbar waren. Leidenschaften in diesem zarten Alter, das seinem Namen keine Ehre macht. Und das war für ihn sowohl wesentlich als auch unweigerlich schmerzhaft, aber so war er und damit meine ich seine echte Person, dieses extreme Verlangen und diese schöne Zartheit. Diese Ambivalenz war tief drinnen seine Natur und sein tatsächliches Gleichgewicht. Für uns um ihn herum war es ein bisschen schwierig, ihm zu folgen und damit zu leben, aber so war er. Er hätte gerne keinerlei Hindernis gehabt und sich gewünscht, dass niemand unter seinen Schwankungen gelitten hätte. Dies ist eine andere große Überraschung an seiner Tat, dass es kein Zurück mehr gibt, dass er von nun an keine neuen Horizonte mehr haben wird... Aber es ist auch die Tat eines Menschen, der, obwohl er verantwortungsbewusst war, die aufrichtige Überzeugung hatte, dass er auf keinen Fall, ohne sich selbst völlig zu verraten, ein vernünftiger Mensch mit beherrschten Leidenschaften werden kann, der

dies im Gegensatz zu mir eindeutig ablehnte und im Gegensatz zu mir an die Transzendenz glaubte.

Vielleicht hat Simon also einfach an dieses Gedicht aus dem Buch *Encontro Mercado* des Brasilianers Fernando Sabino gedacht:

*„Von allem blieben 3 Dinge übrig:  
Die Gewissheit, dass alles begann,  
Die Gewissheit, dass es weitergehen musste,  
Die Gewissheit, dass es unterbrochen werden würde,  
bevor es fertig sein würde.  
Eine Unterbrechung herbeiführen, einen neuen Weg einschlagen,  
Einen Fall wagen, einen Tanzschritt machen,  
Angst machen, eine Treppe schaffen,  
Aus dem Traum eine Brücke,  
der Suche...  
Eine Begegnung.“*

Daher ist es weit entfernt vom Tod, weit weg von Zweifeln, weit weg von unbeantworteten Fragen, wohin wir uns entschlossen wenden müssen. Denn ja, man muss die Disziplin, fast

schon den entsprechenden Lebensstil haben, um nicht zu versuchen, eine Tat und einen Kontext zu verstehen, die jeweils von Natur aus unverständlich sind.

Was würden wir aus Ursachen lernen, die nicht die gleichen Auswirkungen auf uns gehabt hätten?

Was würden wir noch aus Fragen lernen, auf die wir diese definitive Antwort nie gegeben hätten?

Was wir schließlich lernen würden, außer dass wir seine Gründe kennen würden, ist, dass wir Simon nicht mehr wirklich wiedererkennen würden! Und sie würden uns noch abscheulicher erscheinen, wenn ihnen ihr mysteriöser Schleier entzogen würde.

Denn schließlich werden alle Gründe der Welt niemals rechtfertigen, dass derjenige, den wir so sehr geliebt haben, diese irreversible Tat gegenüber dem, den immer schon und immer noch lieben, begangen hat. Selbst das Schrecklichste wäre eine schäbige Banalität angesichts dessen, was wir heute erleben und was Simon niemals erleben wird.

Simon starb am Dienstag, den 28. September und die Zeit setzte ihren Marsch unaufhaltsam bis zu diesen wenigen Worten fort, die ich nun an Euch richte.

Und wenn wir uns von seiner Asche verabschieden müssen, dann tun wir dies, weil wir nun seinem Leben Ehrerbietung erweisen.

Es ist seine Arbeit, die sich einprägen muss, seine Persönlichkeit, sein Streben, seine Arbeit, seine Sensibilität, sein tiefer Sinn für Gerechtigkeit, seine Liebe für die Liebe, seine Hingabe, seine Demut, sein Sinn für auswirkungslose Schönheit, seine eigene Schönheit, seine Bescheidenheit, seine Zweifel und Schwächen, seine Lieben und Freunde... Von seinem edlen Geist müssen wir uns inspirieren lassen. Das ist alles, was wir uns zu eigen machen müssen. Und ich werde es sogar wagen, Ihnen zu sagen, und ich bitte Sie, mir zuzuhören, dass es seine intensive Lebenslust ist, an die man sich erinnern muss, auch wenn er gerade in dieser Liebe so intensiv wie widersprüchlich war.

Ja, erinnern wir uns an einen Sohn, einen Bruder, einen Vater, die Liebe, einen Geliebten, ei-

nen Freund... Erinnern wir uns an Simon... Erinnern wir uns an den Zauber und die Eleganz, erinnern wir uns an die Sanftheit und Intensität, erinnern wir uns an die Leichtigkeit... Denken wir außerdem an den Vater, um Tania nach Kräften dabei zu helfen, ihre Liebe im Herzen ihres Sohnes zum Leben zu erwecken, der die große Geschichte sowohl seines Lebens als auch des Gedächtnisses bleibt, die wir an ihn bewahren müssen.

Lenny wird seine Wut und seine Vorwürfe, seine Fragen und seine Rebellion haben, was alles legitim ist, aber dank der Liebe und Stärke seiner Mutter, dank unseres Wohlwollens werden die Erinnerung und das Lebenswerk von Simon die widernatürlichen und unnötig schmerzhaften Fragen beantworten. Es ist tatsächlich Lenny, der es uns auferlegt und uns anweist, mit uns selbst in Frieden zu sein, miteinander in Frieden zu sein und mit seinem Vater in Frieden zu sein. Wieder einmal hat das Leben immer Recht.

Ich habe Simon vor 17 Jahren kennengelernt, aber erst in den letzten 12 Jahren haben wir so

vieles geteilt. Allerdings habe ich mich von seinem Leben in London, Berlin oder hier, das ich trotzdem kannte, immer ein wenig ferngehalten. Die Umstände, die mich heute dazu veranlassen, diese Worte zu schreiben, ließen mich mit Rührung seinen wunderbaren Freundeskreis entdecken, der so verletzt ist. Das ist selten für eine Gruppe, in der jeder ein so außergewöhnlicher Mensch ist.

- „*Simon, erlaube mir diesen letzten Vorwurf. Man lässt keine Freunde so zurück. Also werde ich jetzt ein bisschen über sie reden, denn im Grunde bedeutet das auch, über dich zu sprechen.*”

Natürlich kenne ich sie nicht alle. Aber ich kann über Rob sagen, dass sein Herz so groß und so kühn ist, dass es sicherlich seinen ganzen Körper ausfüllen muss. Ich kann Ihnen sagen, dass das Feingefühl, die Rechtschaffenheit und die Eleganz von Luciana jeden immer an grundlegenden Mut und Würde erinnern.

Ich kann Ihnen sagen, dass Maités Energie wie eine tellurische Kraft eines Tages all ihre Melancholie und einen großen Teil unserer Sor-

gen wegnehmen wird.

Und dann ist da noch Amir, so hingebungsvoll und so treu. Er ist es, der von der Entdeckung Simons bis zu seiner Asche alles für uns geregelt hat. In diesen dunklen Tagen möchte ich denen, die nicht dabei waren, nur sagen:

Wenn Sie seine Augen gesehen hätten, wie ich sie gesehen habe, die Augen des Kindes, das er war, die Augen eines Freundes vom Spielplatz, der wusste, dass er, weil bald Chirurg wird, seinen besten Freund verloren hatte und nichts daran ändern konnte, dass er ihn überfordert und hilflos alleine ließ, obwohl ich mir seine herzzerreißenden Bitten an den Mond vorstelle.

In diesen Augen, in deinen Augen, da du diese Zeilen liest, ist die schreckliche Nachricht für mich zu einer erschütternden Realität geworden, seitdem du mich gelesen hast. Ein Brunnen der Traurigkeit, dessen Grund wir nie sehen werden. Du hast mich aufgewühlt, aber was ich in Erinnerung behalten möchte, was ich bezeugen möchte, ist, dass du mich beeindruckt hast, dass wir dir alle viel zu verdanken haben, und

dass du uns tatsächlich, bevor ich es heute selbst versuche, diese Worte zu schreiben, und mit dem, was du erreicht hast, so weit wie möglich vom Tod fernhältst, indem du dich alleine um den schweren Weg gekümmert hast.

Und derjenige, der dir am meisten schuldet, ist Simon, der dir wahrscheinlich nicht wehtun wollte, aber unter solchen Umständen nur von dir gewollt hätte, dass du dich um ihn kümmerst. Wie ich heute weiß, hätte ich unser Drama nicht in anderen Augen als den deinen mitfühlen und verstehen wollen. Danke.

Es gibt noch andere, die ich weniger kenne oder gar nicht kenne, aber diese vier sind wie Simon gute, bescheidene und außergewöhnliche Wesen. Was ich von euch gesehen habe, sagt viel darüber aus, wer Simon war. Man knüpft nicht ohne Grund die Bande, die ihr untereinander hattet und es ist selten genug, sodass ich vorher-sagen kann: sie werden nicht vollständig unter der erdrückenden Last der Erinnerung an das Drama zerbrechen.

Ich werde nicht über Simons Familie spre-

chen, die alleine dazu berechtigt ist, sich auszudrücken. Da ich selbst den Moment durchgemacht zu haben, in dem Sie heute selbst leben müssen, weiß ich eigentlich nur eines: Es gibt niemanden, der wissen kann, was Sie gerade durchmachen... selbst nicht Sie untereinander. Dieser Grad an Trauer ist so intim, dass er außer aus Höflichkeit keine Mitteilung untereinander kennt. Aber wenn nur noch das übrig ist, ist dieser Ast einen neuen wert, um ihn zu greifen und nicht komplett zu abzustürzen.

Erfahrung und Nähe helfen nicht, Worte entfliehen und die sanftesten Gesten können verletzend sein... Aber ohne sie ist es noch schlimmer, also muss man lernen, mit diesen Krücken so unsicher wie wir zu leben. Jeder glaubt es zu wissen, jeder glaubt, es sich vorstellen zu können und viele wollen helfen, aber es liegt an Ihnen und Ihnen allein, mit Ihren Worten auszudrücken, was Sie mit uns teilen möchten. Und auch, was Sie lieber durch Ihr Schweigen für sich behalten.

Trotzdem möchte ich in diesem Brief zunächst Sandro danken, der mein Freund in glücklichen

und turbulenten Pariser Nächten war. Danke, dass du Simon vor 17 Jahren bei mir zu Hause in Saint-Tropez in mein Leben geholt hast, als er gerade seinen 18. Geburtstag gefeiert hatte. Ich glaube, ich habe erst Jahre später erfahren, dass es, obwohl ihr beide volljährig wart, eigentlich eine Art Flucht war und eure Wanderung in den Bergen mit Rucksack und Zelten sich in Trampen entlang einer Strandstraße in extravaganten Outfits zum *Nikki Beach* verwandelt hatten und dass ihr in der Tat in Zelten auf meinem Dachboden mitten in den Kisten mit Vintage-Kleidung und -Accessoires meiner Mutter aus den 70er Jahren geschlafen habt, mit denen ihr eure ungewöhnlichen Looks verziert habt... Simon und ich haben uns nur für ein paar Stunden gesehen und dann ein paar Jahre lang überhaupt nicht mehr. Aber das ist unser erstes Treffen. Sandro, ich verdanke dir das Beste meines Lebens und dafür wirst du für immer ein Bruder bleiben. Eine Schuld bleibt eine Schuld, ich werde alles tun, um dir das Beste vom Rest deines Lebens zu geben.

Ich füge noch ein Wort an Simons Vater Ar-

nold hinzu. Wir kennen uns kaum. Unsere Wege hatten sich vor ein paar Jahren ein- oder zweimal in Wollerau gekreuzt und dann vor ein paar Wochen unter den uns allen bekannten Umständen. Ich schulde Ihnen eine Menge. Das erste Mal am Telefon am Tag nach der Tragödie und dann am Tag der Einäscherung hatten Sie Worte für mich, die mir buchstäblich und ohne die geringste Übertreibung das Leben gerettet haben. Es ist mir immer noch peinlich, Ihre Unterstützung in Situationen benötigt zu haben, in denen es in meiner Verantwortung lag, Ihnen meine anzubieten. Ja, Ihre Worte haben mir das Leben gerettet, und ich, der ich ihre Bedeutung kenne, der mit Leichtigkeit damit umgehe, der ich so sicher war, immer alles zu bekommen, alles zu gewinnen, alles durch ihren Gebrauch zu meistern, mir tut es unendlich leid, nicht die Worte gefunden zu haben, die Ihren Sohn vielleicht hätten retten können oder ihn zumindest überzeugen hätten, noch ein wenig bei uns zu bleiben.

Es hilft nichts, sein Gesicht zu verhüllen, nicht mehr als hypothetische Schuld zu tragen, aber ich weiß, dass es diese Worte gibt. Sie sind ir-

gendwo, und wenn es jemanden gibt, der sie hätte finden und dann sagen sollen, dann wäre das ich gewesen. Ich weiß, dass es jetzt ziemlich sinnlos ist, dies zu erwähnen, aber für mich bedeutet zu lieben, bedingungslos verantwortlich für alle Worte und alle Handlungen derer zu sein, die wir lieben, sogar für die Worte und Handlungen, die wir nicht verstehen, und die, die uns überwältigen. Diese Verantwortung schrumpft angesichts des alles durchdringenden Grauens und ist sogar von geringster Bedeutung, damit sich heute jeder auf das Wesentliche konzentrieren kann.

Es ist also an der Zeit, rinnen wir uns an Simon, die unglaubliche Großzügigkeit seiner Aufrichtigkeit, die sich oft selbst vergisst und manchmal sogar verblasst. In Sekundenschnelle, auf einen Blick, gab Simon uns allen eines Tages das Gefühl, einzigartig, essentiell, geliebt, geschätzt, zugehört, beobachtet, gewollt und vor allem respektiert zu sein.

Aber was ich in diesem Brief teilen möchte, ist der Fotograf, mit dem ich fast 12 Jahre lang

zusammengearbeitet habe. Den Rest habe ich schon an anderer Stelle gesagt und werde es auf anderer Weise sagen, und andere unter Ihnen müssen in Frieden Ihren Teil sagen.

Simon Schwyzer, dieser Fotograf ist ein Paradoxon. Eine Art Genie, dessen Haupteigenschaft es war, an sich selbst zu zweifeln. In seiner Demut und Bescheidenheit wollte er nichts aufdrängen und nichts aufzwingen, sondern nur erzählen, was er über eine Welt und ein Leben lernte, von denen er manchmal absolut nicht zu verstehen schien, warum er ein Teil davon sein musste. Es war nicht schmerzhaft, nur zu für seinen Geschmack zu aufgezwungen... Simon hatte nichts gegen das Leben, im Gegenteil, er wäre nur gerne nach seiner Meinung gefragt worden, bevor man ihm das Leben schenkte... Man muss zugeben, dass dies aus biologischer Sicht die Dinge etwas verkompliziert und trotz der Umstände immer noch ein Lächeln abringt.

Es war kein Drama, aber es konnte manchmal etwas ungewöhnliche Ausmaße annehmen, so wie es manchmal bei viel trivialeren Dingen

passierte, da er es nicht ertragen konnte, den Sicherheitsgurt anzulegen, sein Tischlein hochzuklappen und sein Handy vor dem Abflug auszuscha­len. Nicht mehr und nicht weniger. Er wünschte sich immer, er könnte aus dem Flugzeug aussteigen, wenn die Stewardess kam, um ihn zur Raison zu rufen. Und so sanft konnte er also diesen Ärger verspüren, voll des unverhältnismäßigen Kummers eines Kindes, gegen das eine Ungerechtigkeit passierte, die nur er selbst wahrnahm, und für die er sich nicht rechtfertigen wollte.

Während unserer Zusammenarbeit musste ich Simon oft motivieren und ihn in seinem Talent bestärken. Rob weiß das besser als ich.

Und doch zieht sich ein gemeinsamer Nenner durch alle seine persönlichen Arbeiten und gewinnt sogar Redaktions- oder Auftragsarbeiten. Dabei handelt es sich um Empathie. Ob Simon ein abgelegenes und verlassenes Gebäude in einer mongolischen Wüste fotografiert, einen Star zeitgenössischer chinesischer Kunst in seinem überdimensionalen Atelier in Shanghai porträtiert oder sogar ein narkotisiertes Pferd,

das kopfüber auf eine lebensrettende Behandlung wartet: es ist die gleiche Distanz, die ungeschminkte Wahrheit, aber ohne Einmischung. Bei Simon ist die Schönheit weit entfernt von einem schönen Bild und wird dadurch umso dauerhafter.

Als Highlight der Pressemappe, die ich für seine Pariser Ausstellung *Constellations* in der *Galerie Enrico Navarra* im April 2018 verfasst hatte, zitierte ich diesen Satz von Flaubert aus seinen *Correspondances*:

*„Damit eine Sache interessant wird, reicht es aus, sie lange zu betrachten.“*

Diese Worte wurden geschrieben, als die Fotografie noch in den Kinderschuhen steckte, und doch entspricht Simons Werk eher den Überlegungen des französischen Schriftstellers aus dem 19. Jahrhundert als den unmittelbaren Besonderheiten dieser Technik, die bald zu einer Kunst werden sollte. Heutzutage passiert es zu oft und immer schneller, dass die, die Momente erfassen, sich drängeln und Teil eines Tumults

sind, in denen Simon mehr Absurdität als Nutzen sah.

Im selben Dokument schloss ich mit einem Schreiben unter Bezugnahme auf Michel Tourniers *Vendredi où les limbes du Pacifique*: „*Mit der Fotografie hat Simon Schwyzer, wie wir alle von der Globalisierung ein bisschen Schiffbruch erlitten, seine Speranza, seine Robinson-Insel gefunden... seine realisierbare Konstellation.*”

Als ich diese Worte vor ein paar Tagen noch einmal las, schickte ich sie an Rob und sagte ihm: „*Das war vor drei Jahren und ich war so weit von der Wahrheit entfernt.*” Du sagtest mir, dass es damals keinen Grund zum Zweifel gab. Tatsächlich war das so. Danke, Rob.

Nichtsdestotrotz bedeutete das Schreiben dieser Worte das unterbewusste Bewusstsein, dass Simon realisierbare Konstellationen so sehr brauchte, dass das, was wir Leben nennen, für seinen Verstand vielleicht nicht so wichtig war wie für unseren.

Natürlich haben wir während unserer fast 40

beruflichen Reisen nach China, Brasilien, Japan, über Abu Dhabi, Katar, Italien, Thailand, Indonesien und auch nach Israel und Afrika diese Länder und Kontinente auf und ab bereist, um Tausende von Persönlichkeiten aus der Welt der Kunst und zeitgenössischer Kreativität zu treffen. Ich erinnere mich an Hunderttausende von Kilometern Seite an Seite, 24 Stunden am Tag und an ein seltenes Maß an Kameradschaft. Ich erinnere mich etwas mehr an ihn und etwas weniger an andere, aber trotzdem konnte Simon mehr als 800 Porträts für die Kollektion *Made by...* anfertigen, die Enrico Navarra mir anvertraut hatte.

Wir verdankten ihm viel und sein Verscheiden im letzten Jahr hat uns aufgewühlt. Ich muss seinem Sohn Dorianio noch einmal danken, dass er uns für den Katalog der Keith Haring-Ausstellung in diesem Sommer in Saint-Tropez sein Vertrauen geschenkt hat, unsere letzte Zusammenarbeit mit Rob und Julien und allen Verlags- und Galerieteams.

Simons Arbeit an diesem Buch war entschei-

dend, massiv und voller Begeisterung und erregte die Aufmerksamkeit von Gil Vazquez, dem Präsidenten der Keith Haring Foundation, und den größten Fachleuten der zeitgenössischen Kunst, allen voran Tony Shafrazi. Die Bedeutung dieses Galeristen hat das künstlerische New York in den letzten fünfzig Jahren so sehr dominiert.

Doriano Navarra hatte auch das Interesse der Galerie bestätigt, die laufenden *Made by...*-Projekte fortzusetzen, und *Château La Coste* die aktualisierte Ausgabe des Buches mit den Fotos, die Simon seit der Veröffentlichung der ersten Ausgabe weiterhin unablässig gemacht hat. Das habe ich ihm während unseres letzten Telefongespräch erzählt. Rob, Julien Ich zähle wirklich auf euch, dass wir die Arbeit vollendet.

Nach diesem Gespräch schrieb ich ihm eine SMS und sagte, es tat gut, mit ihm zu sprechen und die Wiederaufnahme von Projekten anzusprechen, aber ich habe, vielleicht fälschlicherweise, eine ungewöhnliche Distanz in seiner Stimme gespürt. Er antwortete mir mit einem Foto eines blauen, leicht bewölkten Himmels,

durch die Blätter eines Baumes, das auf der Rückseite dieser Broschüre abgebildet ist. Er hat öfter kryptische Antworten gegeben und das war nie ein sehr gutes Zeichen für seine Moral, aber ich machte mir keine allzu großen Sorgen. Heute verstehe ich, dass er mir sanft die wahre Natur der von mir bemerkten Distanz erklärt hat. Das war am Sonntag, den 26. September um 20.30 Uhr, seine letzte Nachricht an mich. Wie der hundertjährige Edgar Morin zum Abschluss seines neuesten Buches *Leçons d'un siècle de vie* schrieb:

„*Mysterium*

*Die Realität verbirgt sich hinter unseren Realitäten.*

*Der menschliche Geist steht vor der verschlossenen Tür des Mysteriums.*”

In meinen Augen reichten unsere Realitäten aus, in seiner war es immer notwendig, alle Türen zu öffnen.

Die Pandemie, die unsere Gewohnheiten und unseren Lebensrhythmus plötzlich ausgehebelt hatte, hatte ihn sicherlich mehr verunsichert und beunruhigt, als er es gezeigt hatte, aber die Din-

ge schienen wieder in Ordnung zu kommen.

Simon hatte auch die Gelegenheit, im Jahre 2018 im Auftrag des Basquiat-Familienarchivs rund 120 Meisterwerke des Künstlers zu fotografieren, die in der *Fondation Vuitton* gesammelt worden waren. Wir hatten das immense Privileg und die einzigartige und wahnsinnige Erfahrung, diese Werke und diesen Ort für mehrere Nächte ganz für uns allein zu haben. Niemand wird jemals wieder ein solches Erlebnis haben, dieses magische Tête-à-Tête mit dem Werk eines der größten Künstler, das die kreative Kraft der Menschheit geschenkt hatte. Es mit ihm geteilt zu haben, wird einer der wertvollsten Schätze meiner Existenz bleiben.

Bei diesem Tempo hatten wir also nicht oft Zeit für alle Treffen, die für die Bücher der Sammlung *Made by* geplant waren. Aber Simon hatte noch eine andere Eigenschaft: Trotz seiner manchmal kränklichen Schüchternheit hatte er eine außergewöhnliche Ausstrahlung und seine Empathie tat ihr Übriges. Es war vor allem die Intensität und Intelligenz seiner Wahrneh-

mungen, die die wohlwollende Sanftheit seines Blicks nie offenbarte und die ihm das unglaubliche Können als der Porträtmaler, der er war, sicherte.

Alle, die meine Worte lesen, wissen genauso gut wie ich, dass zwanzig Minuten unter seinen Augen ein Leben unter unseren wert waren.

Und über die Jahre hatte er starke Freundschaften und intensive Beziehungen geknüpft, an denen wir manchmal teilhatten, aber immer wegen ihrer ganz eigenen Eigenschaften. Filmmacher Amos Gitai und sein Sohn Ben, der chinesische Schriftsteller Mian Mian, die Journalisten Valérie Duponchelle von *Figaro*, Fabrice Bousteau Direktor vom *Beaux Arts Magazine*, Caroline Mangez Chefredakteurin von *Paris-Match*, Frédéric Edelmann von *Le Monde*, der Fotojournalist Enrico Dagnino, aber auch Filmpersönlichkeiten wie Rosalie Varda, die ihn oft beraten hat und ihm erlaubt hat, schöne Porträts von ihrer Mutter Agnès zu machen, die Künstler Liu Jianhua und Qiu Anxiong, denen er das Skifahren beibrachte... Und Dutzende andere

Beispiele, die ich nicht alle aufzählen kann und manchmal auch gar nicht kenne.

Ich erinnere mich nur an die Emotionen, die Jean-Pierre Kalfon mir gegenüber zum Ausdruck gebracht hat, ein außergewöhnlicher und anspruchsvoller Schauspieler, der seit der Nouvelle Vague seine Rockfigur und seine sanfte, heisere Stimme im französischen Kino zur Schau stellt. Er spielte in dem Kurzfilm mit, dessen Schnitt Simon endbearbeitete: *Velvet Mountain*. Dieser Kurzfilm, der vielleicht dazu gedacht ist, uns zu beruhigen und der den Tod des Todes schildert.

Und was kann ich über die Zuneigung sagen, die der Architekt Rudy Ricciotti, der mich vor ein paar Tagen noch einmal angerufen hat, ihm gegenüber hegt. Was soll man über die Freundschaft zu Alexandra Gordienko und ihrer Marfamily sagen... Er war es, der sie mir vorgestellt hatte, und zusammen haben wir ein wunderbares Buch aufgelegt, das meiner Mutter gewidmet ist. Christa, Sie sind zur Buchpräsentation in Saint-Tropez gekommen. Was für ein Talent und was für eine Sensibilität brauchte es, um derjenige zu sein, ohne den diese schöne Ge-

schichte nicht einmal der Hauch einer Idee gewesen wäre. Dieses Talent und diese Sensibilität kam von Simon, es war Ihr Sohn.

Beim Verlassen des friedlichen und schönen Friedhofs, auf dem seine Asche ruht, erinnerte ich Arnold und Sandro daran, dass ich bei der Beerdigung meiner Mutter zwanzig Tage nach Lennys Geburt, wie wir es in Südfrankreich oft zum Abschied tun, eine inspirierende Persönlichkeit oder einen Künstler eingeladen hatte, das Publikum für Lärm und Applaus für den Verstorbenen, bevor wir getrennte Wege gehen.

Und während alle standen und applaudierten, saß Simon weinend ohne Schluchzen, ohne Kummer da. Ihm liefen diese Tränen nur übers Gesicht, wenn er glücklich, bewegt oder mit etwas konfrontiert war, das er schön fand. Ich gesellte mich zu ihm, fragte ihn, ob es ihm gut ginge, und er fragte mich: Glaubst du, die Leute werden mir applaudieren, wenn ich tot bin? Und ich antwortete: Ich werde nicht mehr da sein, um es zu sehen. Aber wenn du dagegen selbst der einzige bin, der es tun kann, solltest du

besser applaudieren, wenn ich an der Reihe bin.

Ich weiß, dass ich bin ein bisschen langatmig bin, aber ich habe so viel zu erzählen, dass ich es woanders aufschreiben muss und wenn ich all diese Namen aufzähle, dann tue ich das nicht, um jemanden zu beeindrucken, sondern weil ich Simon gut kenne und mir vorstellen kann, dass die wenigsten unter Ihnen sich des Umfangs seiner Arbeit, der geknüpften Bindungen, der Qualität der Begegnungen, der Bewunderung und der Zuneigung bewusst waren, während er den Wert davon, obwohl er offensichtlich war, entgegennahm.

Eines Tages werde ich in dem, was ich über ihn schreiben werde, erzählen, wie er zum Beispiel dank eines Sonnenblumenkerns und einer Katze den Respekt von Ai Weiwei und die Erlaubnis erlangte, sein Porträt zu malen. Es ist eines seiner schönsten Porträts. Ja, ich werde diese Geschichte und viele andere niederschreiben.

Simon ließ niemanden unbeeindruckt und obwohl er in jungen Jahren vielleicht durch mich oder durch die Galerie den Eindruck haben

konnte, geschätzt zu werden, hatte er Hunderte von Gelegenheiten, um zu erkennen, dass es in aber in Wahrheit er selbst, seine Persönlichkeit und seine Arbeit waren. Sehr oft sind es diese Eigenschaften, mit denen wir unsere Kontakte überzeugen, an unseren Projekten mitzuwirken.

Simon war jedoch voller Zweifel: Hatte er einen Stil? Die Identität eines Fotografen? Er sah nicht die offensichtliche Einheit, die sich durch seine ganze Arbeit zieht. Er sagte, er zweifelte, er glaubte zu zweifeln und er war davon überzeugt, aber es ist alles da. Er hat die Kohärenz seines Vokabulars nie verfälscht und seine Arbeit ist praktisch ohne Diskrepanz und Reue. Denn wir müssen uns auch eingestehen, dass er für jemanden, der so schüchtern war und Zweifel hatte, auch so verdammt stur sein konnte!

Natürlich sind wir weit entfernt vom Aufsehen des Kanons des zeitgenössischen Bildes, sei es künstlerisch oder kommerziell.

Er verachtete sie nicht und bewunderte einige ihrer Autoren, aber sein Vokabular war viel gefestigter, als er selbst behauptete. Als er sagte,

dass er an sich selbst zweifelte, war es bereits eine Gewissheit, und tatsächlich tat er, was er wollte.

Seine Fotos hinterfragen die Person, die sie aufnimmt, seinen eigenen Platz in der Szene, den er so erstarren lassen wird... Was hat er da gemacht? Das hatte er sich sicherlich von Geburt an gefragt. Tatsächlich sagen uns diese Fotos nicht mehr über das Thema, als sie uns stattdessen über ihren Urheber sagen: Ich bin so weit gekommen und habe dazugelernt. Ich habe diesen Mann kennengelernt und habe dazugelernt. Ich habe in diesem Haus gelebt und habe dazugelernt. Ich habe dieses Gebäude oder diese Arbeit betrachtet und habe dazugelernt. Ich habe das Leid der Menschen gesehen und habe dazugelernt. Ich habe diesen Hund gestreichelt und habe dazugelernt. Ich bin in diesen Wald gegangen und habe dazugelernt. Ich habe diese Frau geliebt und habe dazugelernt. Ich hatte diese Freunde und habe dazugelernt. Ich hatte diese Eltern und habe dazugelernt. Ich hatte diese Schwester, diesen Bruder und habe dazugelernt. Ich habe diese Hand in meiner gehalten und habe dazugelernt. Ich hatte einen Sohn und

habe dazugelernt. Ich hatte Lenny und habe so viel dazugelernt.

Die aus diesen drei Reisen in die Mongolei entstandenen Serien, zwei davon alleine und eine in Begleitung seines Vaters Arnold, bilden durch die Vielfalt der zum Ausdruck gebrachten Themen eine bedeutende Reihe zeitgenössischer Fotografie: die Globalisierung, das Klima, die Vater-Sohn-Beziehung, die Sprachbarriere, die Akkulturation, der Austausch, der Mensch und die Maschine, die Umweltverschmutzung, die Einsamkeit, das Selbst- und das Fremdbild, das Nutztier, das Wildtier, der Stolz und die Würde, die Ablehnung der globalen Welt, der Komfort, die nonverbale Kommunikation... All dies immer mit dieser Kohärenz und dieser Liebe zu einer poetischen Wahrheit, die seinen Stil für alle erkennbar machen.

Es gibt auch und unter anderem die Arbeit, die über mehr als vier Jahre, von 2012 bis 2016, erstellt wurde, um die Entwicklung des *Château La Coste* bei Aix en Provence nachzuverfolgen, das sicherlich zum wichtigsten kulturellen, künstlerischen

schen und architektonischen Zentrum Europas geworden ist... Es vereint Werke von Künstlern und Architekten wie Richard Serra, Tom Shannon, Guggi, Louise Bourgeois, Alexander Calder, Ai Weiwei, Sean Scully, Paul Matisse, Tadao Ando, Jean Nouvel, Frank Gehry, Oscar Niemeyer, Richard Rogers, Renzo Piano... Alles wurde Laufe der Jahreszeiten zu jeder Tages- und Nachtzeit fotografiert. Aus diesem Set entstand die Ausgabe des großen Buches über diesen Ort rund um die Fotos von Simon, das von Frédéric Edelmann geschrieben wurde. Und wir entdecken dort eine Vision, die weit von den Postkarten der Provence entfernt ist. Wir befinden uns in diesem Universum, das ihm zur Beobachtung anvertraut wurde, aber unter dem Prisma einer Sensibilität, die nur er hatte und die er uns darbot, voll von den Nuancen der Morgendämmerung, seiner Fragen bei Zwielflicht, seinem Misstrauen gegenüber den brennenden Kontrasten des Tages und seiner Suche nach dem Trost der Nacht.

Diese Fotos erzählen uns, soweit es nicht mehr um Simon geht, vom Halbdunkel und den unter-

belichteten Nuancen, die ihn an seinem Thema so sehr interessierten, ebenso wie darüber, was jeder sehen würde, wenn er an seiner Stelle wäre, ohne jemals zu verraten, was seinen Augen dargeboten wurde. Und hier ist ein guter Punkt, um daran zu erinnern, dass es das erste Projekt war, das dieser Junge jemals umgesetzt hatte, für eine bestimmte Zeit ein blinder Fotograf zu sein... Ich meine, er hat wirklich recherchiert, ob es einen medizinischen Weg gibt, für zwei Monate blind zu werden und seine Arbeit fortzusetzen.

Von nun an ist er für immer blind.

Es liegt an uns, die ihn gesehen haben, die ihn immer noch sehen, dass wir heute sagen müssen: Ich habe Simon gekannt und habe dazugelernt. Ich habe Simon gesehen und habe dazugelernt. Ich habe Simon berührt und habe dazugelernt. Ich habe Simon gehört und habe dazugelernt.

Ich habe Simon gerne gemocht und habe dazugelernt, ich mag Simon gern und ich lerne immer noch dazu. Ich kenne seine Arbeit und die Botschaften seines Lebens und gebe sie weiter.

Ich habe es oben schon geschrieben und glaube

für meinen Teil weder an spirituelle Kräfte noch an irgendeine Form von Ewigkeit. Sie sind für mich eine Beleidigung für das, was in meinen Augen das Wertvollste ist: das Leben, unsere Leben, unsere untereinander vermischt und vergänglichen Leben. Kostbar, weil sie vergänglich sind. Aber ich fühle voll und ganz, dass die Durchreise von Simon durch unsere Existenzen etwas von Magie oder Engeln gehabt haben kann. Ich muss zugeben, dass er für meinen Teil das war und bleibt, was andere einen Segen oder einen Zauberer nennen, und ich nenne ihn einfach Simon.

Das musste ich Ihnen schreiben, aber was für die Umstände von Simons Verscheiden gilt, gilt für alle. Was zählt, das Einzige, was wirklich zählt, ist, das Geheimnis des Todes nicht zu lösen. Tatsächlich gibt es keine Lösung und so unglaublich oder unmöglich es uns auch erscheinen mag, Simon verstarb am 28. September. Es war an einem Dienstag. Was wirklich zählt, ist es, die Geheimnisse und Schätze des eigenen Lebens anzunehmen, damit sie wiederum unser Leben erleuchten. Seien Sie in Frieden mit Simon und schließen Sie sich mir dabei an, ihm

unsere Liebe auszusprechen, ihm für alles zu danken, was er uns gegeben hat und dafür, dass er es sich von uns trotz seiner Geste nicht zurückgeholt hat. Das Leben hat immer Recht. Lassen Sie uns immer aufeinander achtgeben, auch aus der Ferne. Danke, dass Sie meine Worte gelesen haben, Danke für ihn. Es ist ein seltenes Privileg, ihn gekannt und ihn in diesen Worten wieder weitergegeben zu haben, der er oft wiederholte: „*Sharing is caring!*“

Danke, Simon. Du hast das zarte Alter gewählt... und es ist die Zärtlichkeit, die ich von dir behalten möchte, ich liebe dich.

Und nun weiß ich nicht, wann und in welcher Form Sie diese Worte erreichen werden, aber wenn ich eine Bitte an Sie richten könnte: wo auch immer Sie sich gerade befinden, wenn wir uns ein letztes Mal von ihm verabschieden werden, dann sollte so applaudiert werden, dass alles erschüttert wird. Lassen Sie uns lautstark applaudieren, seinen Namen und Bravo schreien und pfeifen... damit er, der er so schüchtern war, ein letztes Mal rot wird. Ja, lassen wir seine Asche erröten, so stark wie sein Lachen aus-

brach und so zart wie seine Tränen flossen.

Ja, auf dass er ein letztes Mal erröten, unsere traurigen Albträume verlassen und für immer in unseren schönsten Träumen tanzen möge, um ein hübsches, junges, brünettes Mädchen mit einem zurückhaltenden, aber glühenden Herzen zu verführen, um ihre Freunde zum Lachen zu bringen, um seine Lieben zu erfüllen, um seine Eltern stolz zu machen und auf dass seine Ältesten ihm diesen großen Fehler verzeihen, vor allem aber seinem Sohn die Liebe zum Leben zu schenken.

Und nun drehen Sie die Lautstärke hoch und hören Sie *Tuesday's Dead*, tanzen und klatschen Sie, wo auch immer Sie sind.

S.M.

**Right page:**  
Lenny and Simon visiting Keith Haring à la Citadelle de Saint-Tropez,  
summer 2021





*Constellations, 2018*  
Galerie 75 Faubourg, Paris

# LETTER TO THOSE WHO LOVE HIM

Zurich, 5<sup>th</sup> of November, 2021

*“This probably seems silly, what I’m going to say, but to me, the most important thing, is that, right now, if I was to talk, it would be an eraser, erasing itself. So what I would like to do right now, is to have a moment of silence, because that is the most valid thing, because time and silence go hand in hand, they disappear, so I would like to be silent.”*

In their particularly strange way, these words started a television interview with the singer Cat Stevens in the mid-70s.

In November 2014, I invited Simon to see him in concert at the Zenith in Paris and among the songs I often heard him listen to afterwards, there is one to which I paid very little attention until this Tuesday, September 28, and so I invite you to listen to *Tuesday’s Dead* after reading my words.

My sweet Lenny, Dear Tania, Dear parents, Dear family members, Dear sister and Dear brother of Simon, Dear friends, Dear loved ones, Dear all of you who mourn him,

We whose minds are tortured by the violence of his act, we whose bodies are tormented by this suddenly empty space, we whose hearts can find no comfort from this all-pervading cold emptiness, we will all forever carry the burden of unfathomable sadness.

We must find peace to finally soothe our minds and rest our bodies. And not the type of rest which Simon chose and which we must nevertheless respect. Not the solace which brings such devastation that we can barely measure its extent.

Of course, our dismay is not what he was looking for, our suffering in any case not what he wanted. But for once, on that Tuesday, he thought only of himself. And this is the biggest shock among all those shocks which turn our blood to ice with incomprehension today.

So what's to be done ? I will try to lead you

away from death. Well, that is easy to say as there is nothing closer to life than death. The journey from one to the other is the shortest of all. When I claim to take you far away from death, I mean to distract you from its dire, unwanted and desperate procession.

Some of you will not follow me, others will stop halfway, some will remain as close as possible. To tell you the truth, I am not entirely sure to be able to follow myself all the way. Sometimes I despair of words although they have allowed me so often to tame personal tragic events throughout my life.

Yes indeed, I will try to lead us very far from death because I owe it to Simon who, although I doubt it, had perhaps not understood that one must always desperately try to live and refuse to die, be it of despair. But I don't think it was a question of despair on Tuesday, September 28, it was rather a latent temptation, insidious and obsessive which sadly, that afternoon, met the perverse determination of a moment. All this reminds me of the words of the French singer

Barbara whom we used to listen to together:

*“Because if we have to die  
I do not want to wait  
and if we must depart  
I choose the tender years.”*

I was often amused, sometimes annoyed, by Simon’s impossible relationship with choice. He explained this by a lack of self-confidence, and I sometimes teased him and told him it was by lack of desire.

In fact I had always been convinced of the opposite, he had ferocious appetites and motivated curiosity, overflowing passions, almost irrepressible, often contradictory and sometimes even impossible to reconcile. Passions of the tender age, as it is so poorly named. And this was both essential and inevitably painful for him, but this extreme desire and beautiful sweetness was him, I mean the real him. This ambivalence was his profound nature and his fundamental balance. For those of us who were near him, it was a bit difficult to follow and to live with, but that was

how he was. He would have liked to have no hindrance and wished no one suffered from his sudden about-turns. Here is the other great shock of his act, that there is no turning back, that from now on there will be no more volte-face, no more new horizons... But it is also the gesture of someone who, although responsible, had the sincere conviction that he could not in any case, without betraying himself completely, become a reasonable man with reasoned passions and who believed in some kind of transcendence while I myself firmly refuse to do so.

So maybe Simon just thought of this poem from the book *Encontro Mercado* (A time to meet) by the Brazilian writer Fernando Sabino :

*“In the end three things remained  
The certainty that we are beginning..  
The certainty that it is necessary to keep on going..  
The certainty that we may be interrupted  
before we finish...  
Let us transform the interruption into a new path  
the fall into a dance step..  
fear into a ladder..  
dream into a bridge...”*

*searching into meeting!”*

Therefore it is far from death, far from doubts, far from unanswered questions that we must resolutely choose to go because it is vital to have the discipline, almost the lifestyle to refrain from trying to understand an act and a context which are by nature incomprehensible. Besides, what would we learn from causes which would not have had the same effects on us?

What would we learn from questions to which we would never have given this definitive answer?

What would we learn in the end, except that once aware of his reasons, we could no longer recognize the Simon we knew. They would even appear even more despicable to us once stripped of their mysterious veils.

Because in the end, all the reasons in the world will never justify that the one we loved so much committed this irremediable act towards the one we still love. Even the most terrible reasons would seem miserable and mundane in the face of what we live today and which Simon will never live.

Simon died on Tuesday 28<sup>th</sup> of September, time has inexorably continued its march to this point where I address these few words to you.

And if we have all come together today to say farewell to his ashes, it is also because we must now pay tribute to his life.

We should now be steeped in his work, his personality, his quests, his work, his sensitivity, his profound sense of justice, his love of love, his dedication, his humility, his giving priority to a beauty without effect, his own beauty, his modesty, his doubts and his fragility, his love relationships and his friendships... We should draw inspiration from his dignity, it is all of that which we must make our own. And I will even say, and I beseech you to hear me, that this passionate love of life must remain in our memory, even if in the context of love, he was as intense as he was inconstant.

Let's indeed remember him as a son, a brother, a father, let's keep the memory of love, of the lover, of the friend... Let's remember Simon... Let's remember the magic and the elegance,

the sweetness and the intensity, let's remember the lightness... Let's remember once more the father to help Tania keep his love alive in the heart of their son who remains the great story of Simon's life and of the memory we must keep of him.

Lenny will experience anger and reproach, he will legitimately question and rebel, but thanks to the love and strength of his mother, thanks to our kindness, the memory and the work of Simon will answer the unhelpful and unnecessarily painful questions. It is Lenny who orders us to be at peace with ourselves, to be at peace with one another and to be at peace with his father, once again life is always right.

I knew Simon 17 years ago but it was in the last 12 years that we shared so much. Yet I have always kept myself somewhat at a distance from his life in London, Berlin, or here, which I nevertheless knew. The circumstances which force me to write these words today gave me the opportunity to meet with emotion his wonderful group of friends who are of course so wounded.

Seldom does one have the possibility to know a group where everyone is so exceptional.

- *“Simon, allow me this last reproach, you cannot leave your friends like that, so now I’m going to talk about them a little, because basically it’s like talking about you.”*

Of course I don’t know all of them. But what I can say about Rob is that his heart is so big and so brave that it must surely fill his whole body. I can tell you about Luciana’s modesty, subtlety, and elegance which always remind each one of us of basic courage and dignity. I can speak about Maïté’s energy, which, like a telluric force, will one day, when the time comes, carry away all their melancholy, and a large part of our sorrow.

And then there is Amir, so devoted and faithful, he is the one who managed everything for us all, from tragically finding Simon to the ashes ceremony. During those sombre days, to those who were not there, I just want to say:

If you had seen his eyes as I did, the eyes of the child he was, the eyes of the playground

friend who knew, because he is now about to become a surgeon, that he had lost his best friend, that he could never change what had happened, that he was left alone, helpless and powerless despite, I imagine, his heart-rending pleas to the moon.

It was in those eyes, in your eyes, since you are reading my words, that the horrible news turned into a shattering reality, a well of sadness, the depth of which we will never grasp. You devastated me but what I want to remember, what I want everyone to know, is that you impressed me. We all owe you a great deal, because before I attempted to do it myself today by writing these words, and with what you have accomplished, you kept us as far away as possible from death, taking on its fatal procession alone.

And the one who owes you the most is Simon, who certainly would not have wanted to cause you any pain but would not have wanted anyone else to take care of him in such circumstances, just as I know today that I would not have wanted to feel and understand our tragedy in eyes

other than yours. I am deeply grateful to you.

These four, and there are others I don't know so well, and some whom I do not know at all, are like Simon extraordinary beings. What I saw in you says a lot about who Simon was. These deep bonds between you all exist for a reason, and because it is quite uncommon, one can predict that they will not disappear completely under the overwhelming weight of the memory of this tragedy.

I will not talk about Simon's family, they alone have the right to express themselves... Since I have already experienced what you have to go through today, I only know one thing for sure: nobody knows what each of you is feeling at the moment... not even among yourselves, this degree of mourning is so personal that it only permits communion by courtesy. But when this is all that is left, this is as good as anything.

Experience and proximity do not help, words desert us, the gentlest gestures can hurt... But without them it is even worse, so we have to

learn to live with these crutches as lame as we are. Everyone thinks he knows, everyone thinks he can imagine, many want to help, but it is up to you and you alone to express the words you want to share with us as well as what you prefer to keep in your innermost being and remain silent about.

I would like, in this letter, to thank Sandro first of all, who was my friend in the happy and tumultuous Parisian night life. Thank you for having brought Simon into my life 17 years ago at my home in Saint-Tropez when he had just turned 18. I think I only discovered years later that, although you were both adults, you were in fact running away and your hike in the mountains with backpack and tents had turned into hitchhiking on the beach road in extravagant outfits to get to *Nikki Beach*. In fact, you were sleeping in my attic among boxes of my mother's vintage 70's clothes and accessories with which you embellished your improbable looks... Simon and I only saw each other for a few hours and then no more for a few years. But that was the first time we met. Sandro, for that reason, you will always

be a brother to me, to whom I owe the best of my life and to honour my debt, I will do everything to give you the best for the rest of yours.

Lastly, I would like to say something more for Simon's father, Arnold. We hardly know each other, we had met once or twice in Wollerau a few years ago, and then a few weeks ago in the circumstances we all know. I owe you a lot. First on the phone the day after the tragedy, then on the day of the cremation as you had words for me which literally saved my life, and this is not an overstatement. I am still embarrassed to have needed your support in circumstances where it was my role to give you mine. Yes, your words saved me indeed, and I who know their importance, who handle them with ease, who was so sure that I could always obtain everything, win everything, master everything by their use, I find myself so terribly sorry that I could not find those which perhaps could have saved your son or at least convince him to stay with us a little longer.

There's no point in looking the other way, and no more in carrying the burden of a hypothetical

guilt, but I know that these words exist, they are there somewhere and I am the person who should have found them and uttered them. I am aware that it is now quite useless to mention it, but for me to love is to be unreservedly responsible for all the words and acts of our loved ones even those we are not aware of, even those we disapprove of, and even those which devastate us. This responsibility is a small thing in the face of the horror which pervades everything, and it is even the least we can do so that everyone today could move on to the essential.

So it's now time to remember who Simon was, the incredible generosity of his sincerity, often forgetting himself, sometimes even stepping aside. In a few seconds, in a glance, Simon made us all feel unique, essential, loved, understood, listened to, watched, desired and above all respected.

But what I want to share with you by means of this letter is the photographer with whom I worked for almost 12 years. Because the rest I have already said elsewhere and I will say it again in a different way, and others among you

must also tell their own story serenely.

Simon Schwyzer is a paradox of a photographer. A kind of genius whose main quality was to doubt himself. Humble and modest, he did not want to be assertive in any way or to impose anything. He simply wanted to relate what he was learning about a world and a life of which he sometimes seemed absolutely unable to understand why he had to be part of it. It wasn't painful, just too much of a must for his taste... Simon had nothing against life, on the contrary, he would have just liked to have had a say about being born or not... From a biological point of view, you must admit that it does render things rather complicated and despite the circumstances, one has to smile.

It wasn't a drama, but it could sometimes take on slightly unnatural proportions, as it sometimes did for much more trivial things. For example, he couldn't stand being forced to put on his seatbelt, flip up his tablet and turn off his mobile phone before the take-off of a plane. No more, no less. He always wanted to be able to get off the plane when the air hostess would leave

him no choice. And he, who was so gentle, could then get into these fits of rage, full of the disproportionate grief of the child, against an injustice that only he perceived and with which he did not want to come to terms.

In the course of our collaboration I have often had to motivate Simon, to make him believe in his talent. Rob knows this better than I do.

And yet there is a common denominator which runs through all his personal work, and even extends to editorial and commissioned work. It is empathy. Whether Simon is making a photograph of an isolated and abandoned building in a Mongolian desert, or portraying a Chinese contemporary art star in his oversized Shanghai studio, or an anaesthetised horse hanging upside down awaiting life-saving treatment: the same distance, the unvarnished but unintrusive truth. In Simon's work, beauty is far from being a beautiful image but it will be all the more long-lived.

As an introduction to the press release I wrote for his Parisian exhibition *Constellations* at the

Enrico Navarra Gallery in April 2018, I quoted this sentence by Flaubert from his *Correspondances*:

*“Everything becomes interesting if you look at it long enough.”*

These words were written while photography was in its infancy and yet Simon’s work has more in common with the thinking of the 19<sup>th</sup> century French writer than with the immediate specificities of this technique that would soon become an art. Today it means too often capturing ever faster some moments which come tumbling out and are shared in a tumult which Simon perceived as more absurd than useful.

In the same text, I ended by writing, in reference to Michel Tournier’s *Vendredi où les limbes du Pacifique* (Friday, or, the Other Island): *“With photography, Simon Schwyzer, being like all of us left stranded in some way by globalisation, has found his Speranza, his Robinson’s Island... his viable Constellation.”*

A few days ago I read these words again and sent them to Rob with this sentence *“That was three*

*years ago and I was so far from the truth.*” He replied that at that time there was no reason to doubt it. And it was true. Thank you, Rob. Nevertheless, writing it was an unconscious way of knowing that Simon needed viable constellations because, to a large extent, what we call life was perhaps not as essential to his mind as it is to ours.

Of course, during our nearly 40 working trips to China, Brazil, Japan, Abu Dhabi, Qatar, Italy, Thailand, Indonesia, Israel and Africa, we travelled all over these countries and continents to meet thousands of personalities from the world of contemporary art and creativity. What I remember are hundreds of thousands of kilometres side by side, 24 hours a day, and a rare degree of affinity. I remember a little more from him and a little less from others but still Simon was able to take more than 800 portraits for the *Made by...* collection, which was entrusted to me by Enrico Navarra. We owed him a great deal and his death last year was a great loss to us. I want to thank again his son Doriano for trusting us with the catalogue for the Keith Haring exhibition this summer in Saint-Tropez, our ultimate

collaboration with Rob and Julien and the entire Editions and Gallery teams.

Simon's work on this book was decisive, huge and enthusiastic and it was noticed by Gil Vazquez, president of the Keith Haring Foundation as well as by the greatest contemporary art professionals, first and foremost the prominent gallerist Tony Shafrazi who has dominated the New York art scene for the past fifty years.

Doriano Navarra had also confirmed the gallery's commitment to continue with the ongoing *Made by ...* projects, and *Château La Coste*, the updated edition of the book with the photos which Simon had continued making since the first edition was published, as I had told him in our very last telephone conversation. Rob, Julien, I'm really counting on you to finish the job.

Following this conversation, I sent him a message saying that it was good to talk to him and to speak about resuming projects, but I added that, although I could be wrong, I had felt an unusual distance in his voice. His reply was the picture

of a blue sky, just a bit cloudy through the leaves of a tree which is reproduced at the back of this booklet... I was used to receiving enigmatic answers, this usually meant that his morale was not so good but I was not overly worried. Today, I cannot help thinking that this was a gentle image of the distance I had perceived. It was Sunday 26<sup>th</sup> of September at 8.46 p.m., his last message to me. As the centenarian Edgar Morin wrote to conclude his latest book *Leçons d'un siècle de vie*:

*“Mystery*

*Reality is hidden behind our personal realities.*

*The human mind stands before the closed door of Mystery.”*

In my mind, our personal realities were sufficient, in his mind, it was a necessity to open all the doors.

The pandemic, which had so abruptly suspended our normal way of living and the pace of our lives, had certainly disorientated and worried him more than he admitted, but things seemed to be returning to normal.

In 2018, for the editorial needs of the Basquiat

family, Simon also had the opportunity to photograph nearly 120 masterpieces of the artist gathered at the *Fondation Vuitton*. We had the immense privilege, the unique and huge experience, of having had these works and this place at our sole disposal for several nights. No one will ever live such an experience again, a magical tête-à-tête with one of the greatest artists of humanity. To have shared it with him will remain one of the most precious treasures of my existence.

So at this pace, we didn't often have time for each of the meetings scheduled for the books in the *Made by* collection. But Simon had another quality despite his sometimes awkward shyness, he was endowed with an uncommon charisma, and his empathy did the rest. Above all, the intensity and intelligence of his perceptions, which were never revealed by the kindly gentleness of his eyes, ensured him the incredible mastery of the portrait artist he was.

All of you who are reading my words know as well as I do that twenty minutes under his eyes were worth a lifetime under ours.

Over the years, he had forged solid friendships or intense relationships, which we sometimes shared, but always based on his personal qualities. The filmmaker Amos Gitai and his son Ben, the Chinese writer Mian Mian, the journalists Valérie Duponchelle of *Le Figaro*, Fabrice Bousteau of *Beaux Arts Magazine*, Caroline Mangez editor-in-chief of the magazine *Paris-Match*, Frédéric Edelmann of *Le Monde*, but also film personalities such as Rosalie Varda, who often advised him and allowed him to make beautiful portraits of her mother Agnès, the artists Liu Jianhua and Qiu Anxiong, to whom he taught skydiving... dozens of other examples which I cannot quote or sometimes may not even know about.

I will just recall the emotion expressed to me by Jean-Pierre Kalfon, a rare and demanding actor, who has displayed his rock and roll figure and his sweet, husky voice in many French films since the Nouvelle Vague and who played in the short film which Simon was finishing editing: *Velvet Mountain*. This short film, perhaps intended to reassure us, deals with the disappearance of death.

And what about the architect Rudy Ricciotti who was very fond of him. He evoked it on the phone again a few days ago. What about his friendship with Alexandra Gordienko and her *Marfamily*... He introduced them to me, and together we made a wonderful book in tribute to my mother. Christa, you came for the launch of the book in Saint-Tropez. What talent and sensitivity one needed to have in order to be the person without whom this beautiful story would have remained simply an idea. That talent and sensitivity was Simon, your son.

I reminded Arnold and Sandro when we left the peaceful and beautiful cemetery where his ashes will lie, that at my mother's funeral, twenty days after Lenny's birth, I had invited the audience to make a lot of noise and applaud the deceased before we parted. This is something we often do in the South of France when we bid farewell to an inspiring personality or artist.

And while everyone was standing and applauding, Simon was there, crying silently, without sorrow, just those tears which always came

to his face when he was happy, moved or faced with what he found beautiful. I went over to him, asked him if he was all right and he asked me: *“Do you think they will applaud me when I am dead ? And I replied : I will not be here to see, but even if you are the only one to do it, you had better applaud when it is my turn.”*

I know I'm being long-winded, but I have so much to recount that I will have to write it somewhere else and if I am mentioning all these names, it is not to impress anyone, but only because I know Simon well and I imagine that few of you were aware of the extent of his work, of the connections he had made, the quality of the people he met, the admiration and affection he received when he accepted the fact that he deserved it.

One day when I write about him, I will tell you for example how he gained the respect of Ai Weiwei and the right to make his portrait thanks to a sunflower seed and a cat. This is one of his most beautiful portraits, I will write this story and many others.

Simon left no one indifferent, and while in his younger days he may have felt that he was appreciated through me or through the gallery, he had had hundreds of opportunities to realise that it was for himself, his personality and his work that he was actually recognized. It even happened very often that we highlighted his qualities to convince the people we met to take part in our projects.

Yet Simon was full of doubts: did he have a style? A photographer's identity? He did not see the obvious unity which runs through all his work. He said he doubted, he thought he doubted, he was convinced of it, but it's all there, he never betrayed the coherence of his vocabulary, his work is practically devoid of swerves or penitenti. For we must confess, he could also be quite stubborn for a shy man with doubts!

Of course, this is a far cry from the excessive noise displayed by the canons of contemporary images, be it artistic or commercial.

He did not despise them and admired some of their authors, but his vocabulary was much

more assertive than he himself claimed. When he said that he doubted himself, that was already a certainty, and he would nevertheless do only whatever he wanted.

His pictures question the person who takes them, his part in the scene he is about to freeze... What was he doing there? He had certainly been asking himself this question since he was born. In fact, these photos don't tell us anything more about the subject than they do about their author: I came here and I learned. I met this man and I learned. I lived in this house and I learned. I looked at this building, this work, and I learned. I saw the work of men and I learned. I petted this dog and I learned. I walked in this forest and I learned. I loved that woman and I learned. I had these friends and I learned. I had these parents, and I learned. I had that sister, that brother, and I learned. I held that hand in mine and I learned. I had Lenny and I learned. I had Lenny and I learned so much.

The series resulting from these three trips to Mongolia, two on his own and one in the

company of Arnold, his father, form a major body of contemporary photography considering the diversity of the issues expressed: globalization, climate, father-son relationships, language barriers, acculturation, exchange, man and machine, pollution, loneliness, self-image, the image of alterity, the working animal, the wild animal, pride and dignity, waste in a globalized world, comfort, non-verbal communication... All of this always with this coherence, this love for poetic truth, which make his style easily identifiable.

Among others, can also be mentioned the work done over more than four years, from 2012 to 2016, in relation to the development of Château La Coste near Aix-en-Provence, which has certainly become the most important contemporary cultural, artistic and architectural centre in Europe... gathering works by artists and architects such as Richard Serra, Tom Shannon, Guggi, Louise Bourgeois, Alexander Calder, Ai Weiwei, Sean Scully, Paul Matisse, Tadao Ando, Jean Nouvel, Frank Gehry, Oscar Niemeyer, Richard Rogers, Renzo Piano... all of them photographed throughout the seasons at

all hours, day and night. This collection has given rise to the publication of a major book about this place, written by Frédéric Edelman, based on Simon's photographs. The book displays a vision which is very far from the postcards of Provence. He was able to observe this universe through the prism of a sensitivity which belongs to him alone and which he offered to us, full of his various tones of dawn, of its questioning twilight, of its mistrust of burning contrasts of the day, of its search for the comfort of night.

These pictures tell us as much, if not more, about Simon, about the half-light and underexposed tones which interested him so much in his subject, as about what everyone else would see if they swapped position with him, without ever betraying what he saw. It's worth remembering that this young man's first project, which was never finalized, was to be a blind photographer for a certain period of time... I mean, he really looked for a medical way to become blind for two months and continue his work.

Blind he is now forever.

It is now up to us who saw him, who still see

him, to say today: I knew Simon, and I learned. I saw Simon and I learned. I touched Simon and I learned. I heard Simon and I learned. I loved Simon and I learned. I love Simon and I am still learning. I know his work and the messages of his life and I pass them on.

I have already mentioned it above and as far as I am concerned, I don't believe in spiritual forces, nor in any form of eternity. They are for me an insult to what is most precious to me, life, our lives, our intertwined and ephemeral lives. Precious because they are ephemeral. But I do feel that Simon's passage through our lives may have been magical or angelic. I must admit that for me, he was and remains what others call a blessing or an enchanter, and whom I simply call Simon.

Well, that's what I wanted to say to you, but what applies to the circumstances of Simon's death applies to everyone. The only thing that really matters is not solving the mystery of death. In fact there is none, and as incredible or scandalous as it may seem to us, Simon died on

September 28, which was a Tuesday. What really matters is to embrace the mysteries and treasures of his life so that they in turn can illuminate our lives. Be at peace with Simon and join me in expressing our love for him, in thanking him for all that he has given us, and which despite his act, he did not take back from us. Life is always right, let us always look after each other, even from afar. Thank you for having read my words, thank you for him, it is a rare privilege to have known him and shared him, to share him with you again with that letter, he who often repeated “*sharing is caring!*”

Thank you Simon. You chose the tender years... and the memory I want to keep from you is that tenderness, I love you.

And now I do not know when or in what form these words will reach you, but if I had one request to make to you, wherever you are when we say our last goodbye to him, it would be to applaud him loudly, fervently, let us shout his name, let us shout bravos and whistle... so that he, being so shy, would blush one last time. Yes

indeed, his ashes must turn red, a red as bright as his laughter and as tender as his tears.

Yes, let him blush one last time, and let him leave our sad nightmares and dance forever in our most beautiful dreams to seduce a pretty young brunette with discreet but passionate breasts, to make his friends laugh, to shower affection on his loves, to make his parents proud and let his elders forgive him this big mistake, but above all to give his son the love of life.

And now turn up the volume, listen to *Tuesday's Dead*, dance and clap wherever you are.

S.M.

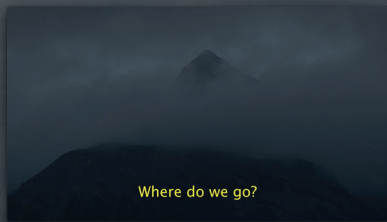


Summer 2019, Château La Coste : Jean-Michel Basquiat works on paper show. Simon is surrounded by the artist sister and family, a part of Enrico Navarra and Château La Coste teams. Photo by Enrico Dagnino

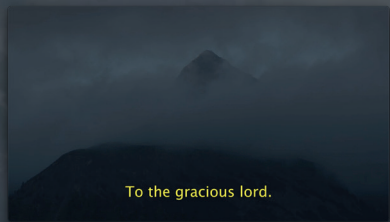


Shooting of *Yves et Mathieu*, Jean-Pierre Kalfon playing his character, an actor repeating the part of the sick and dying death.

# THE VELVET

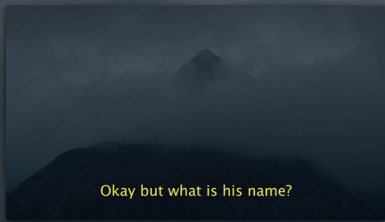


Where do we go?



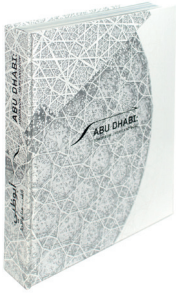
To the gracious lord.

# T MOUNTAIN



Screenshots of a footage  
version of *Vévet Mountain* short movie

1



2



3



4

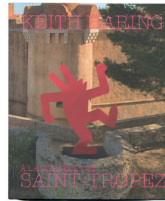
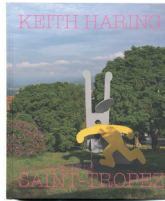
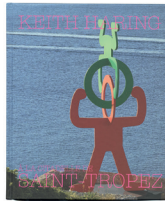
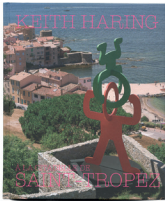
5



11



6



7



8



9



10



## Bibliography

1. *Abu Dhabi... Here and now !* 2010  
400 pages, 1 volume - Éditions Enrico Navarra
2. *Made by Brasilians* 2014  
1136 pages, 3 volumes - Éditions Enrico Navarra
3. *Château La Coste* 2016  
346 pages, 2 booklets - Éditions Enrico Navarra / Château La Coste
4. *Made by Chinese : In Style* 2019  
300 pages, 10 booklets - Éditions Enrico Navarra
5. *Made by Thai* 2019  
400 pages - Éditions Enrico Navarra
6. *Keith Haring à la Citadelle de Saint-Tropez* 2021  
288 pages, 2 booklets - Éditions Enrico Navarra
7. *Marfa Journal 3* 2015      8. *Marfa Journal Roseline* 2017
9. *Spectacle de la disparition* (French) 2019  
180 pages - Éditions Sébastien Moreu
10. *Vanishing act* (English) 2019  
176 pages - Éditions Sébastien Moreu

and more to come...

11. *Made by Chinese : Art World* that will complete the already existing two *Made by Chinese* books (*Architecture* and *In Style*). Then *Made by Israelis*, and *Made by Africans*. For these three books, hundreds of portraits have already been made by Simon.

With Simon, we have in progress a monograph on his personal work, a catalog of all the portraits he had made for *Made by*, the portfolio for *Château La Coste* and another one with the Éditions Sébastien Moreu.

“With our mutual friend, the photographer Enrico Dagnino, Simon planned to ask me to publish a book with the worse photographs of their production. The drinks they had that night convinced me to do it.”

### Lettre à ceux qui l'aiment

© Sébastien Moreu

### Photo

© Estate of Simon Schwyzer, Zurich 2021 © Lenny Karl Schwyzer, Zurich 2021

© Sébastien Moreu © Chloé Boulet © Enrico Dagnino

German translation  
Tongue Tied (Manchester) Ltd

English translation  
Catherine Roussey

Graphic design  
Julien Maeda

Éditions Sébastien Moreu  
29, rue Etienne Berny, 83990 Saint-Tropez, France

ISBN 978-2-492649-01-1

Printed in 300 copies for family and friends, not for sale, 2021

Dear Sebastien

It is super nice, fantastic  
to be here. I love to  
look at all these things  
look from it in many way  
look also at you

To look to try to understand  
to feel.

Je t'aime

Simon

These two documents are not private and that is why I am sharing them with you. This letter which Simon had sent me a few years ago did not deal with any intimate issue and was on the contrary his way of expressing a universal vision of Love, so he would not have written it to all of us, but could have addressed it to each of us. For those who need a letter, it is yours, for those who believe in transcendence, which is not my belief, I am sure he could have sent it to you today.

The other document is a star map of Simon's Constellation in 2021, it helps me not to get lost and I want to share it with you.

At the back of the booklet, you will find the photograph Simon sent to me on Sunday 26<sup>th</sup> of September 2021 at 8:46 p.m which will remain his last message to me.